

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

Par Bernard Grelle

18 juillet 1858. Napoléon III, empereur des Français par la grâce de Dieu et la volonté nationale, signe le décret réorganisant la Bibliothèque impériale. Alors que la nouvelle de la 18^e apparition de la Vierge à Bernadette Soubirous était arrivée à Lille deux jours plus tôt, la ville connaît une autre apparition : *La Flandre illustrée*. Cet hebdomadaire qui se propose de traiter de littérature, d'histoire et des beaux-arts sort des presses



Le 13 mars 1859, *La Flandre illustrée* est dotée d'une nouvelle têtère évoquant toutes les activités de la région (collection BM de Roubaix).

d'Édouard Rebox 17, place du Vieux-Marché aux Poulets. Les bureaux du nouveau périodique sont installés 26 rue de Tenremonde. On peut s'y procurer des exemplaires du périodique et s'y abonner pour six francs par an, le numéro étant vendu dix centimes « dans toutes les villes de France ». Le 10 mai 1859, un arrêté du préfet de Police autorise la vente de l'hebdomadaire sur la voie publique à Paris. À la trente-quatrième livraison, *La Flandre illustrée* annonce qu'on peut prendre des abonnements à

suite page 5

« Ce que nous valons et ce que nous pouvons faire » Les architectes du Nord et leurs revues, 1868-1914

Par Gilles Maury

C'est en 1868 que vingt-deux architectes de la région lilloise créent la Société des architectes du département du Nord, la sixième du genre en France¹. Cette dynamique association comptera avant 1914 plus d'une centaine d'adhérents, après son élargissement au Pas-de-Calais et à la Somme en 1883, date à laquelle elle prend le nom de Société régionale des architectes du Nord de la France.

Ce qui distinguera cette association de ses consœurs de province, c'est la qualité de ses publications, qui passera d'un Bulletin annuel assez fourni, mais sans images, à un véritable mensuel illustré.

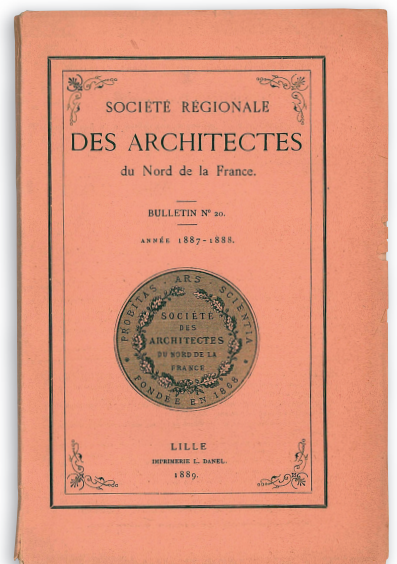
■ DES MOTS SANS IMAGES 1868-1890

La création de la Société régionale, impulsée par Auguste Mourcou (1823-1911) et Émile Vandenberg (1827-1909), ce dernier devant jouer un rôle déterminant par la suite, s'accompagna d'un *Bulletin* annuel dont la mission était de rendre compte des principaux événements, des décisions prises par les premiers membres.

■ Une publication austère

Calquée sur les autres bulletins des sociétés savantes de l'époque, cette publication était d'un format modeste – 14,5 × 22 cm – sans illustrations d'aucune sorte durant toute son existence, soit vingt-deux années. À l'image des publications de la Société d'émulation de Roubaix, créée la même année, ou à celles de la Société des sciences, des arts et de l'agriculture de Lille dont Émile Vandenberg fut aussi président, le *Bulletin des architectes du département du Nord* est une suite de textes, comportant des points juridiques professionnels, des décisions de gouvernance interne à la société, l'état des relations avec les autres sociétés d'architectes ou des comptes rendus de visites et d'excursions.

Publication sérieuse, voire austère dans sa présentation, véritable portrait de la vie d'une société savante du XIX^e siècle, le *Bulletin* permet ainsi une reconstitution fine des débats qui secouent réguliè-



Couverture du *Bulletin* de la Société régionale des Architectes du Nord de la France (Collection G. Maury).

Les architectes du Nord et leurs revues, 1868-1914

rement une profession en profonde mutation. Ainsi, la question du diplôme d'architecte apparaîtra modestement dès les années 1870 avant de prendre des proportions importantes au moment du débat national durant les décennies suivantes. Les points de jurisprudence apportent aussi un éclairage sur la question des responsabilités, dans un domaine non encore doté d'un ordre national.

La petite centaine de pages que comporteront ces bulletins, par les visites et excursions dont elles rendent compte, sera aussi le lieu d'une interrogation permanente : comment parler d'architecture, art éminemment visuel, sans images ?

Dans les bulletins, les comptes rendus de visites de bâtiments vont rapidement prendre une place importante, mais face à l'exercice de la description critique, les chroniqueurs, toujours architectes, seront parfois dans l'embarras. Ainsi, il est commun de trouver des formules évanescentes, pouvant s'appliquer presque n'importe où : « l'aspect général de ce château est réellement monumental, particulièrement la façade sur le parc, qui est on ne peut mieux réussie. Le grand vestibule de l'escalier est d'un effet heureux². » Même un monument aussi singulier que la Tour Eiffel, certes vu en cours de chantier, échappe à la description : « l'ensemble du monument sera certainement d'un effet prodigieux³. » L'absence de visuels ne sera pourtant pas un handicap à une diffusion qui va aller croissant, jusqu'à atteindre les Amériques...

■ Début d'une diffusion élargie

Il n'existe plus d'archives de la Société régionale des architectes du Nord de la France, celles-ci, avec la splendide bibliothèque constituée en un demi-siècle, brûlant dans les incendies qui ravagèrent Lille durant la Première Guerre mondiale⁴. Ainsi, il est impossible d'établir des données sérieuses concernant les tirages de ces bulletins, comme de la revue qui lui succédera, où même d'en connaître le coût.

Par ses actions de diffusion et de demande sans cesse renouvelées et étendues d'échanges avec les autres sociétés d'architectes, la Société régionale va pourtant assurer à ses publications une reconnaissance internationale. Dès sa création, l'idée de parrainage, d'association confraternelle avec des sociétés

étrangères voit le jour. Ainsi, la première sollicitée sera le très réputé Royal Institute of British Architects (RIBA), fondé en 1837, qui enverra dès 1869 l'intégralité de ses *Transcriptions* en échange du *Bulletin*⁵. Ce prestigieux début sera très vite relayé par les échanges de publications avec toutes les autres associations françaises, une trentaine en 1891, aussi bien qu'avec un échantillonnage très cosmopolite. La Société centrale de Belgique est évidemment partenaire, comme la Société néerlandaise d'architecture ; plus étonnants sont les liens qui uniront Lille avec l'Institut des architectes américains ou la Smithsonian Institution, ou encore avec les Sociétés des ingénieurs et des architectes de Milan ou de Palerme... Si l'on ajoute les architectes correspondants étrangers, choisis individuellement pour leur prestige, on dépasse la centaine d'exemplaires envoyés aux quatre coins du monde⁶.

Publié avec comme objectif la défense de la profession, le *Bulletin* relaye également l'actualité des entreprises et des artisans du bâtiment, avec le souci constant de la valorisation des savoir-faire. Autant de lecteurs potentiels qui élargissent le cercle possible des abonnés⁷.

■ Une transition inévitable

La Société régionale reçoit de ses correspondants étrangers, comme de ses membres fondateurs, des dizaines de documents illustrés chaque année. La bibliothèque s'enrichit ainsi de portfolios, de recueils de planches gravées, de photographies, présentant aussi bien l'architecture ancienne que la production contemporaine. En 1900, le fonds classé de cette bibliothèque recense plus de 2000 ouvrages, sans compter les autres documents⁸. Ces images omniprésentes sont le support de conférences ou d'expositions ; elles deviennent incontournables. Dès 1870, la Société tente un concours pour primer une porte d'entrée réalisée, dont le jugement se ferait uniquement sur photographies. Avec un seul participant, c'est un fiasco qui aurait pu freiner l'élan vers ce médium, mais l'on constate qu'en 1882, l'usage de la photo-



Couverture de *L'Architecture et la Construction dans le Nord* (ci-après LACN). Due à l'architecte Jean-Baptiste Maillard, elle restera inchangée de 1891 à 1914. (Collection Archives départementales du Nord).

graphie pour les expositions est devenu monnaie courante⁹. Ce goût pour la photographie sera un élément déterminant du changement qui s'annonce.

En parallèle, l'avancement des procédés de reproduction et d'imprimerie, dont ceux de l'image, dans la seconde moitié du XIX^e siècle va engendrer dans le domaine de l'architecture une démultiplication des publications professionnelles. Toujours plus illustrées, on en dénombre au niveau national plus de 150 avant 1900¹⁰. En 1888, la Société centrale change radicalement sa formule éditoriale et passe du bulletin au magazine mensuel. *L'Architecture* (1888-1939), illustrée de gravures, plans et photographies, sera désormais une des publications de référence du monde architectural, et bien évidemment pour les architectes du Nord, très proches de leurs collègues de Paris, ville dans laquelle d'ailleurs beaucoup d'entre eux ont fait leurs études. La même année, la Société des architectes de l'Anjou fait parvenir à Lille son nouvel annuaire qui comprendra dorénavant « des autographies, des photographies ou des gravures¹¹ ». Les architectes de la métropole lilloise ne pouvaient manquer de relever le défi.

Les architectes du Nord et leurs revues, 1868-1914

■ UN VÉRITABLE MENSUEL (1891-1914)

En dénommant leur nouvelle publication *L'Architecture et la Construction dans le Nord*, la Société régionale se plaçait en droite ligne de son aînée parisienne. La formule éditoriale s'inspire de celle de *L'Architecture*, et même la couverture en reprend quelque peu l'esprit. Publiée mensuellement à partir de 1891, *L'Architecture et la Construction dans le Nord* reprend le principe des comptes rendus des séances de la Société, des visites et des excursions et augmente les rubriques professionnelles et les «causeries» thématiques, là encore sur le modèle parisien. L'objectif est pourtant un peu différent du *Bulletin*, puisque le nouveau journal est «un recueil spécial et professionnel, ouvert à tous et en contact direct avec le public», car «il faut que tout le monde sache ce que nous valons et ce que nous pouvons faire¹²». Afin d'opérer cette communication vers un public plus vaste, la maquette est revue, le format doublé (très proche d'un A4 actuel) et comporte environ une vingtaine de pages par numéro. C'est bien sûr le visuel qui va primer dans cette nouvelle formule, présence accrue rendue possible par les bonnes relations qu'entretient Émile Vandenberg avec l'imprimeur lillois Léonard Danel (1818-1905).

■ Un imprimeur impliqué

Issu d'une puissante dynastie lilloise d'imprimeurs, Léonard Danel et son frère Léon seront tous deux des hommes proches d'Émile Vandenberg, qu'ils côtoient au moins depuis l'édification par cet architecte de leur première grande imprimerie modernisée, en 1866, rue Nationale à Lille. L'incendie qui ravage l'intégralité des locaux en 1874, détruisant archives, machines et caractères, est l'occasion d'une confiance renouvelée envers l'architecte, qui édifiera en moins d'un an une nouvelle installation, *fire-proof*, d'une rationalité et d'une beauté constructive stupéfiante. En digne élève de Théodore Labrouste, architecte acclamé de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (1850) et des extensions de la Bibliothèque nationale (à partir de 1855), Émile Vandenberg imagine un écrin de métal dont l'ergonomie est étudiée dans les moindres détails, où toutes les machines occupent une place optimisée



Vue du grand atelier de l'imprimerie Danel, rue Nationale à Lille, en 1875. Doté de machines neuves et performantes, l'atelier était baigné d'une lumière zénithale pratiquement constante, diffusée par le plafond en verre cintré dissimulant les verrières des sheds de couverture. L'édifice a été démoli à une date indéterminée (Source : E. Vandenberg, *Métaux*, Lille, L. Danel, circa 1905).

selon leur encombrement, leur poids, le nombre d'ouvriers y travaillant... Cet architecte, outre ses activités intellectuelles, savait ce que publier signifiait. La confiance installée avec les Danel se prolongera par la construction des résidences des deux frères, qui éditeront également les ouvrages de l'architecte¹³. Le *Bulletin* était par ailleurs édité chez eux depuis sa création.

L'équipement reconstitué de l'imprimerie couvrait l'étendue la plus vaste des possibilités en matière de reproduction. L'inventaire détaillé de ces installations¹⁴ nous indique la présence d'un studio de prises de vues photographiques, de presses lithographiques ou chromo-typographiques... C'est par ces relations privilégiées entre un des membres les plus influents de la Société régionale et des imprimeurs à la pointe du progrès, que

peut être élaborée la nouvelle formule de la publication, qui laisse place aux images en tout genre.

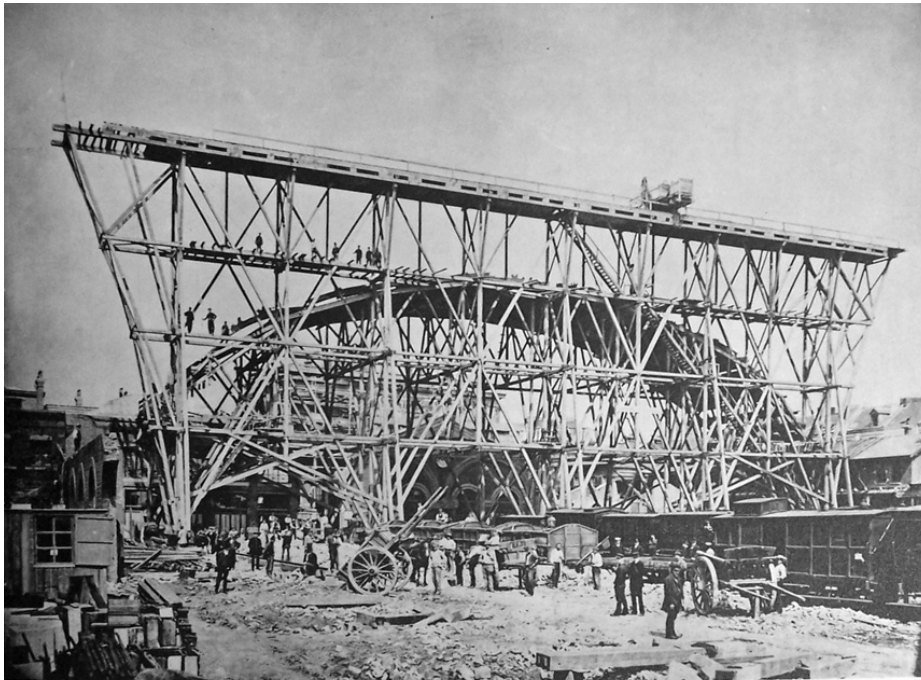
■ Le poids des images

Dès le premier numéro, *L'Architecture et la Construction dans le Nord* use d'une vaste gamme d'illustrations, reproduisant aussi bien des gravures, des dessins à la main, des plans que des photographies, imprimée par le procédé de la phototypie. Du chantier à la réalisation finie, du détail architectural à l'édifice de grande dimension, la revue illustrera toutes les facettes de l'architecture, témoignage précieux, irremplaçable, de la vie locale en la matière. Soit intégrée en vignette dans le texte, mais très souvent en pleine page, en planche hors-texte, la photographie occupe une place de choix ; action délibérée, correspon-



Frontispice publié à partir de 1906.

Les architectes du Nord et leurs revues, 1868-1914



Vue de la construction de la nouvelle halle de la gare de Lille, *LACN*, planche IV, n° 3, mars 1891. Un exemple de photographie de chantier, spectaculaire et assez rare dans les revues à cette époque.

dant au nouveau credo de diffusion et de communication. Le mensuel ainsi conçu présente toutes les qualités d'un magazine moderne : facile à lire, bien illustré, avec des rubriques variées, des reportages, des critiques et des informations pratiques.

Organe de défense des intérêts des architectes locaux, *L'Architecture et la Construction dans le Nord* verra l'apparition de frontispices significatifs en 1906, renouvellement discret de la maquette

mais riche de sens. L'un d'eux est revendicatif et prudent à la fois. Une jeune femme, à la chevelure aux accents Art nouveau et aux boucles d'oreilles en forme de compas, incarne l'architecture moderne mais tient dans sa main une maquette de la Vieille Bourse de Lille, édifiée vers 1653. Sans montrer d'architecture contemporaine (quoi montrer ? Comment valoriser un confrère au détriment des autres ?), la revue ancre la production des architectes locaux dans la

droite ligne de la Renaissance flamande, affirmant le régionalisme qui s'est fait jour dans les colonnes du *Bulletin* dès les années 1880.

Rythmée par les inaugurations de bâtiments, les banquets annuels, les visites de confrères, mais aussi par les décès de ses membres, toute la vie de la Société régionale s'écrit à travers ses deux publications. Les années 1900 virent disparaître tous les membres fondateurs, dont Alfred Newnham en juillet 1914, à la veille de la Grande Guerre. Si *L'Architecture et la Construction dans le Nord* avait publié l'ironique inauguration du Palais de la Paix à La Haye en 1913, œuvre du célèbre architecte lillois Louis Cordonnier, elle s'arrêtera symboliquement avec deux articles sur les effets des bombardements de Lille en 1914.

La disparition des forces vives qui avaient présidé à sa naissance et la destruction matérielle de ses archives mirent un coup d'arrêt à la Société régionale, qui ne reprit pas ses activités en 1918. Ses deux publications demeurent les témoins essentiels d'une vie associative et professionnelle, à l'écoute de l'actualité et désireuse d'une communication efficace.

G. M.

Gilles Maury est architecte, docteur en histoire de l'architecture, enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille et membre du laboratoire architecture, conception, territoire, histoire (LACTH).

1. Après notamment la Société centrale, fondée à Paris en 1841, qui lança cette vague associative. Cette étude se base sur les recherches menées pour ma thèse en histoire de l'architecture, *Le château Vaissier, 1892-1929, archéologies de la demeure orientaliste d'un savonnier de Roubaix*, soutenue à l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines en 2009. Voir aussi Gilles Maury, « Confraternité et Agapes, la Société régionale des architectes du Nord en représentation », dans *Sociétés et Représentation*, décembre 2010, n° 30, p.123-139.

2. Albert Hannotin, « À propos du château Ferlié-Lecomte à Croix », *Bulletin* n° 14, 1881-1882, p. 42.

3. *Bulletin*, n° 20, 1887-1888, p. 50. Selon l'avis de Charles Marteau, alors président de la Société.

4. Ce point n'a jamais vraiment été bien éclairci. En tout cas, aucune des institutions locales (bibliothèques, archives départementales) ne conserve d'éléments qui pourraient provenir de ce que fut le fonds de la Société régionale.

5. Les lettres entre les présidents existent encore dans les archives du RIBA, à Londres, ainsi que les exemplaires du *Bulletin*.

6. Ces parrainages ou relations internationales ne seront plus mentionnés après 1900, ce qui ne signifie ni leur arrêt ni l'absence de nouveaux échanges. Les principales données sont issues des premiers numéros de *L'Architecture et la Construction dans le Nord*, entre janvier et mars 1891, qui dressent un récapitulatif des actions menées depuis 1868.

7. J'estime le tirage de base à 500 exemplaires.

8. La Société régionale reçoit, en moyenne basse, plus de cinquante publications par an entre 1868 et 1900. Il faut y ajouter les documents non reliés, isolés (photographies, dessins, etc.). Par exemple, en 1883, le bilan est déjà de « 180 photos d'édifices, 124 volumes et 492 brochures ». *Bulletin* n° 15, 1882-1883, p. 99.

9. Pour le concours raté, on ne connaît pas le nom du courageux candidat. *Bulletin* n° 2, 1869-1870, p. 3. Pour l'Exposition des arts industriels de Lille, voir *Bulletin*, n° 14 et 15, p. 73 et p. 91.

10. Voir Marc Saboya, *Presse et architecture au XIX^e siècle*, Paris, Picard, 1991.

11. *Bulletin*, n° 20, 1887-1888, p. 14.

12. *L'Architecture et la Construction dans le Nord*, n° 1, janvier 1891, p. 1.

13. Comme *Principe fondamentaux de l'architecture*, 1875 ; *Métaux*, circa 1905.

14. Voir les *Nouvelles Annales de la construction*, 4^e série, Tome II, n° 368, août 1885.

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

suite de la page 1

Paris et à Bruxelles, «l'administration centrale» restant à Lille. L'initiative du lancement revient à la Veuve Courtat, qui n'en était pas à son coup d'essai. Elle venait d'interrompre la publication d'un bimensuel pour dames, *L'Écho des modes de Lille* [journal de la société élégante de Lille], un périodique de seize pages dont chaque numéro offrait une gravure fantaisie ou de mode, un dessin de broderie ou un morceau de musique, et dont elle était la directrice. Édouard Reboux, l'imprimeur, n'était pas non plus un néophyte en matière de presse. Il avait pris la suite de son père Jean-Baptiste, imprimeur et créateur en 1812 d'un organe royaliste *Le Journal du département du Nord*. Tandis que son frère Joseph allait s'établir à Roubaix pour créer *Le Journal de Roubaix*, Édouard lançait en 1848 *La Liberté*, dont il changea le titre en *Vérité* en 1855.

■ ANATOMIE D'UN JOURNAL-ROMAN

La première page du numéro un¹ est occupée par une gravure surchargée de symboles : la Toison d'or, «forestiers des temps mérovingiens», les bourgmestres représentant «à la fois les privilèges de la bourgeoisie et les franchises municipales», des géants, Notre-Dame de la Treille «dont la pieuse image résume toutes les traditions chrétiennes de la contrée», la foule des clercs et des savants, les «sommets des édifices religieux et civils élevés dans les villes par la piété ou par la magnificence des races flamandes», au centre la muse de l'histoire qui «prend des notes pour ne rien omettre et tout raconter», et des génies, et des navires marchands, et encore un pot à bière... On l'aura compris, *La Flandre illustrée* veut traiter de la Flandre, et rien de ce qui la touche ne lui sera étranger. Soulignons qu'il s'agit du comté de Flandre, et qu'Anvers et Gand seront bien plus présents que Lille ou Dunkerque. D'abord grâce au roman, forme éminemment populaire, «qui s'empare sans fatigue de l'esprit du lecteur et lui offre une peinture, sinon toujours rigoureuse au fond, toujours au moins attrayante par la variété des incidents, et féconde en émotions inattendues». Suivront des œuvres moins étendues, «destinées à présenter des



La Flandre illustrée traite de la Flandre et de ses personnages célèbres. La gravure du n° 2 est consacrée à Baudouin (collection BM de Roubaix).

tableaux de mœurs ou à faire connaître des détails biographiques sur les personnages célèbres». Puis des articles sur les premiers souverains de la Flandre, réels ou imaginaires. Et bien sûr, des gravures, au moins trois dans les seize pages, sur trois colonnes, du magazine, «toujours appropriées au texte, et aussi exactes que possible quand il s'agira de représenter un personnage ou une œuvre d'art».

■ UN JOURNAL-ROMAN LILLOIS

La Flandre illustrée n'est pas une création originale. Le 7 avril 1855, le libraire-imprimeur Lahure avait lancé à Paris *Le Journal pour tous*, prototype d'un nouveau genre de lecture, le «journal-roman». Le premier numéro du *Journal pour tous*, huit pages imprimées sur trois colonnes, contenait des romans découpés en tranches «à suivre», et, innovation pour les feuilletons, des illustrations. «Ce nouveau mode de publication gagna comme une épidémie. Dès 1855 dans le même style parurent *Le Journal du dimanche*, *L'Omnibus*, *Les Cinq centimes illustrés*. Le mouvement ne fit que s'amplifier et en décembre 1860, s'enquérir de l'ensemble des récits illustrés, aurait nécessité, chaque semaine l'achat d'une trentaine de numéros. Et le journal-roman gagnera la province : Lyon, Bordeaux, Marseille auront les leurs. Jusqu'à la première guerre mondiale, c'est assurément le lieu de lecture le plus

fréquenté», écrit Michel Gillet², qui oublie Lille.

La Flandre illustrée suit ce modèle. En 1877, Juniet envisage de lancer à Roubaix *Le Romancier du Nord*. Il ne renoncera qu'au tout dernier moment, puisqu'il avait déjà soumis à l'agrément de la préfecture les illustrations destinées à illustrer le nouveau périodique. Et à Lille paraîtra de 1882 à 1884, *Le Bonhomme flamand*, bâti sur le même modèle. Notons pourtant deux nouveautés en ce qui concerne *La Flandre illustrée*. Elle contient trois illustrations, contre deux dans *Le Journal pour tous*. Et dans un premier temps au moins, tout son contenu a la Flandre (et l'Artois) pour décor.

■ Charles de Franciosi

Les promoteurs du périodique vont en confier la direction littéraire à Charles de Franciosi. Né en 1821 à Arras, Charles de Franciosi travailla d'abord dans la fabrique de son beau-père. En 1848, les affaires périclitant, il devint journaliste, en rejoignant *La Liberté*, fondée à Arras par le marquis d'Havrincourt, avant de passer au *Journal de Lille. Affiches et annonces*, dont il deviendra le rédacteur en chef. Il collabora au *Journal populaire de Lille* de Géry Legrand, créa l'éphémère *Bourgeois de Lille à l'exposition* en 1866. Il a aussi donné des traductions de l'anglais et de l'espagnol à *La Revue du Nord* de Brun-Lavainne. Outre son *Histoire du jubilé séculaire de Notre-Dame de la Treille* publiée chez Vanackère en 1854, botaniste distingué, il donna des conférences et écrivit deux ouvrages sur le sujet. Il est aussi l'auteur de pièces de théâtre et les paroles d'une cantate, *La Délivrance de Milan*, musique de Micheli (p. 471). Dans *La Flandre illustrée*, il publie des chroniques sur l'histoire de la Flandre et de l'Artois, mais également une comédie, *Les Plumes de Paon*, qui, selon Verly³, fut accueillie par un «formidable charivari», quand elle fut montée à Lille. Sa contribution la plus intéressante est, pour nous, «Le Journalisme dans l'herbe»; il y décrit la naissance d'un journal, *L'Écho de la prairie*, apologue dont tous les personnages sont des insectes. La naissance mais aussi les démêlés avec les autorités, et les embûches tendues par son rival, *Le Jonc épineux*. Le scarabée est chargé de composer la rédaction, et l'administra-

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

tion est confiée à la fourmi : « On connaît son soin extrême, son avarice inouïe. Scarabée savait combien il importe dans une affaire de journal de régler minutieusement les plus petits détails. Il fallait débattre les marchés avec les facteurs d'annonce, avec la société de insectes de lettres, hors de laquelle un écrivain ne peut écrire, nul journal ne peut reproduire de feuilleton-roman. Puis il faut s'entendre avec les correspondants, recevoir les importuns. Le choix de la fourmi était judicieux (p. 478) ».

■ Des rédacteurs locaux

Si le scarabée n'eut guère de travail pour constituer un comité de rédaction, la fourmi en eut beaucoup plus. Les textes les plus importants n'ont à coup sûr pas été écrits pour *La Flandre illustrée*, comme le rappellent des mentions telles que « *Reproduction autorisée de l'édition de Casterman* » ou « *Reproduction et traduction interdite* ». Franciosi programme tout d'abord « un ouvrage de longue haleine, qui est dû à l'un des plus grands



Samuel Berthoud que Charles de Franciosi présente comme « l'un des plus grands écrivains du Nord ».

écrivains que le Nord a donné », Pierre-Paul Rubens, de Samuel Berthoud. Fils d'un imprimeur-libraire de Cambrai, Samuel-Henri Berthoud (1804-1891) fit ses études à Douai. Après avoir collaboré avec son père à *La Vedette cambrésienne*, il fonda *La Gazette de Cambrai*, en y insérant des feuilletons qu'il écrivait lui-même, et qui attirèrent l'attention de journaux parisiens. *La Mode* ou *La Revue des deux Mondes* publièrent donc ses écrits.

En 1832, il s'installa à Paris, il fut rédacteur puis directeur du *Mercure de France*, et dirigea *Le Musée des familles* (1834). Il travailla ensuite pour *La Presse*, puis pour *La Patrie*. Berthoud fut par ailleurs un écrivain prolifique. Toutes ses œuvres partent d'une donnée morale, et son style ne manque pas de verve. On lui doit, entre autres, des *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre*, commencées à Cambrai et complétées à Paris en trois volumes (1831 à 1834), *Pierre-Paul Rubens* (1840), publié d'abord dans *Le Musée des familles* qui est repris ici, *Le Fils du rabbin* (1844) et *El-Hioudi* (1848), ainsi que *Le Zéphyr d'El-Arouch* (1850), qui a paru d'abord dans le journal *Le Pays*, etc. Il a aussi écrit pour la jeunesse, et il fait éditer *La France historique, industrielle et pittoresque* (1835-1837), des *Fantaisies scientifiques*, et plusieurs volumes de la collection des *Petits livres de M. le curé* (1844-1850). Franciosi fait également la part belle dans son éditorial du premier numéro à Alfred des Essarts (1811-1893). C'est peut-être Berthoud qui avait amené ce poète parnassien, conservateur de la bibliothèque Sainte-Genève, à *La Flandre illustrée*. Ils venaient tous deux de participer à deux ouvrages collectifs parus en 1847 à Paris chez la veuve Janet, *Le Diadème, album des salons*, et *Les Beautés de l'âme : livre des jeunes filles*.

Le directeur littéraire fit aussi appel à des écrivains locaux, le Douaisien Duthillœul, le Lillois Brun-Lavainne, ou Adolphe de Cardevacque. Hippolyte-Romain Duthillœul (1778-1862), après une carrière d'administrateur dans les armées napoléoniennes fut nommé juge de paix à Douai en 1830. Il devint bibliothécaire de la ville en 1834. Il dressa les catalogues de l'établissement ainsi qu'une bibliographie des éditions douaisiennes. Il publia aussi de nombreuses études sur sa ville natale, dont, l'année de création de *La Flandre illustrée*, une *Monographie de l'église Notre-Dame de Douai*. Il avait créé en 1826 *Le Mémorial de la Scarpe* avec l'imprimeur Wagrez. Ce journal « depuis longtemps connu des personnes les plus recommandables par son dévouement à l'ordre et aux lois » se saborda le 17 mars 1848, n'admettant pas le nouveau régime. Duthillœul va donner à *La Flandre illustrée* ses « Veillées douaisiennes ».

La vie du Lillois Élie Brun-Lavainne (1791-1875) commence comme un roman. Alors qu'il visitait avec son père, chef de la musique du 46^e, un navire en partance pour Saint-Domingue, la tempête força le capitaine à prendre le large. Une fois en route, il refusa de revenir déposer ses passagers malgré eux, et ceux-ci furent emmenés de force jusqu'à Port-au-Prince. Débarqué sans vêtements, sans un sou, incapable de payer leur retour, le père dut accepter un emploi, avant de mourir de fièvre jaune, laissant seul un gamin de douze ans. Fort heureusement Mme Watrin, veuve d'un général mort de la même maladie, le ramena en France. Revenu pour deux ans au 46^e, il participe en qualité de chef de musique à l'expédition de Flessingue (1809). Il fait représenter un opéra dont il avait composé la musique. Et part pour Paris. N'ayant pas réussi à percer comme écrivain, il revient à Lille. Il commence alors une carrière de journaliste au *Journal du département du Nord* et donne des feuilletons historiques et des articles polémiques véhéments, sous le pseudonyme de Rôdeur flamand, contre *L'Écho du Nord*, puis collabore à *La Boussole*. En 1826, il a été nommé archiviste de Lille. Il publie alors des ouvrages historiques sur sa ville natale, et crée *La Revue du Nord*. Pour améliorer sa situation matérielle, ayant appris seul la comptabilité, il accepte une place de liquidateur à Dunkerque ; puis il devient chef de musique à Tourcoing. En juin 1848, garde national, il se porte volontaire pour aller faire le coup de feu contre les ouvriers parisiens, afin de rétablir l'ordre « incessamment troublé par l'esprit démagogique⁴ ». Sur la foi de promesses fallacieuses, il s'établit à Paris comme arbitre-liquidateur, et rédacteur en chef des *Archives de la propriété*, journal mort-né. Il fut ensuite engagé comme rédacteur par La Rochejacquelein, qui venait de racheter *L'Ère nouvelle*. Le journal sombra au bout d'un mois, et Brun-Lavainne retourna à Tourcoing, avant d'accepter le poste de secrétaire de la mairie de Roubaix, où il donna des articles au journal de Lesguillon, *L'Écho de Roubaix*.

Adolphe de Cardevacque, érudit, archéologue et historien, membre de l'Académie d'Arras, de la Société des antiquaires de la Morinie, des Antiquaires de France, secrétaire général de la Com-

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

mission des monuments historiques du Pas-de-Calais, fidèle à lui-même, écrit sur « Les Pierres d'Acq », deux menhirs sis sur la commune de Mont-Saint-Éloi, ou « Le Pèlerinage à Notre-Dame de Bon Secours ».

■ Et beaucoup d'autres...

Puis il y en a d'autres, beaucoup d'autres. Des Parisiens, un Dijonnais, un natif de Granville, un Gantois, un Monsois, etc., etc. Charles Deslys (1821-1885), après des études au lycée Charlemagne, effectua un voyage d'études en Italie. Il travailla un temps comme acteur dans le Midi, et se mit à écrire. Son roman *Les Bottes vernies de Cendrillon* lui apporta le succès, et il commit alors de nombreux romans, souvent publiés en feuilleton. Il travailla pour *Le Courrier français*. Il est également l'auteur en 1851 d'une dithyrambique histoire de la révolution de février.

Jean Cohen publie un long roman, *Les Chaperons blancs*, qui prend pour arrière-plan la révolte des tisserands de Gand contre l'autorité comtale en 1379. T. Saint-Quentin écrit des chroniques sur Douai et une *Physionomie de la Flandre au XIX^e siècle*. Henri Gourdon de Genouillac, héraldiste, spécialiste de la noblesse française, égrène un « Panthéon des Flandres ». A. Postiaux un « essai historique » sur Paul Potter, peintre flamand, ou une « notice historique sur le beffroi d'Orches ». Jean Baptiste Marius Augustin Challamel (1818-1894), un historien parisien, qui fut libraire puis conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, place là une de ses œuvres de vulgarisation, qui lui apportèrent le succès. Parfois l'histoire prend le détour de la poésie : Adolphe Mathieu, auteur d'une *Biographie montoise* (1848), signe une description de « Mons et ses environs », près d'un millier de vers. Ferdinand Cornée offre un hommage « Aux trois Jeanne », et Kuntz de Bouvaine tresse, en vers, une couronne à Jenner, l'inoculateur, qui fut longtemps médecin dans le nord de la France. Mme Fanny Denoix des Vergnes (1798-1879), la « muse de l'Oise », fille d'un des précepteurs des fils de Louis XV, publie surtout des recueils de poésies, et entretient une correspondance suivie avec Victor Hugo, Chateaubriand, Lamartine et Eugène Sue, dont elle traduira *Les Mystères de Paris* en vers... *La Flandre illustrée* accueille son poème

« Jeanne Hachette, stances lues à Beauvais devant sa statue » dans sa série *Les Héros de la Flandre*, puis un autre poème de circonstance, « À la ville d'Arras », lu lors d'un congrès scientifique tenu dans cette ville en 1853.

■ Henri (Hendrik) Conscience

Le roman de Berthoud achevé, Franciosi trouva une autre peinture en la personne d'Henri Conscience, en publiant sa *Guerre des paysans*. Curieux personnage



Au roman de Berthoud succède la *Guerre des paysans* d'Henri Conscience.

que Conscience ! Fils d'un Bisontin nommé en 1811 par Napoléon sous-directeur du port d'Anvers, alors ville française, né l'année suivante, Henri Conscience fut élevé dans le magasin de son père, alors que celui-ci était resté à Anvers, après le départ des Français. Il s'y gava de vieux romans. Son père s'étant retiré en Campine avec sa toute nouvelle jeune femme, une Flamande, Henri et son frère vécurent dans la seule compagnie de celle-ci, ne voyant personne d'autre pendant des semaines entières. À dix-huit ans, il s'engagea dans la toute nouvelle armée belge et servit en Flandre, au milieu de Flamands de toutes conditions. Il décida d'écrire en flamand, langue alors méprisée dans son pays d'adoption, y compris par la bourgeoisie flamande francophone. Sans un sou, au chômage, il écrivit son premier livre *In't Wonderjaar 1566*, inspiré de la révolte des Gueux. Son père, indigné par le fait que son fils écrive en flamand, le jeta à la rue. Un ami, des personnalités s'intéressèrent à lui, et le présentèrent au

roi, qui demanda que le *Wonderjaar* soit mis au catalogue de toutes les écoles du royaume. Il prit alors le jeune écrivain sous sa protection. Ce dernier obtint un petit poste aux archives provinciales, et, en 1838, Conscience publia son livre le plus célèbre *De Leeuw van Vlanderen*, (*Le Lion des Flandres*). De nombreux autres livres suivirent, tandis qu'il menait une existence variée, sous-jardinier un jour, secrétaire de l'Académie des beaux-arts un autre, pour finir conservateur du musée Wiertz, un peintre qui l'avait soutenu lors de ses années noires. Peu à peu ses idées gagnèrent du terrain, un congrès de flamingants ayant jugé que son œuvre était une « graine » pour une littérature nationale naissante. D'autres écrivains se lancèrent dans la brèche, et le flamand, grâce à ce Français, devint une langue littéraire. En 1855, Michel Lévy publie *La Guerre des paysans (1798)*, dans une traduction différente de celle qu'avait donnée Lardinoy à Liège deux ans plus tôt. C'est ce texte que Franciosi va choisir de publier. Choix étrange, puisque cette guerre est celle des paysans flamands contre l'armée française et le récit des exactions que ses soldats commettent. Après Conscience, Franciosi publia Champfleury, Dumas et d'autres.

■ Des lecteurs écrivent...

Certains articles sont envoyés par des lecteurs. Après avoir adressé une lettre à la direction de *La Flandre illustrée* sur le thème « Des influences et des relations flamandes et bourguignonnes », Joseph Bard place une série d'articles sur la Belgique, (« Ostende vue à vol d'oiseau », « Bruges vue à vol d'oiseau », sur Anvers, sur Vilvorde, Laeken et Bruxelles, etc.). Né et mort à Beaune (1806-1861), tout d'abord poète, Joseph Bard fréquenta le salon parisien de Charles Nodier, alors conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il y rencontra Victor Hugo, et surtout Prosper Mérimée, inspecteur général des Monuments historiques, qui le fit nommer inspecteur des monuments historiques. Archéologue, Bard se consacra surtout à l'étude de l'archéologie religieuse, écrivant trois ouvrages qui firent référence à son époque. Littérateur, il a beaucoup voyagé et beaucoup écrit, sur Beaune et sa région, sur l'Italie, l'Algérie et bien d'autres sujets, en particulier l'histoire de l'État bourguignon, ce qui lui permit

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

d'écrire sur la Flandre. Ses écrits, nous dit-on, permettent, «*au-delà de leur aspect littéraire et documentaire, d'observer la façon dont il perçoit le monde qui l'entoure, les bouleversements politiques et religieux du XIX^e siècle. Il est considéré comme un original, hostile au progrès industriel et notamment au chemin de fer. Il alimente régulièrement la presse locale de ses articles. Il dénonce régulièrement le progrès et le changement qui marquent son époque et témoigne ainsi de la façon dont une partie de la société traverse ce "siècle de fer"*». Provincialiste, il s'oppose au centralisme parisien dans ses œuvres et prône la diversité des provinces françaises et leurs particularismes. Son conservatisme social et l'orientation de ses travaux amèneront le pape Pie IX, l'auteur de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus*, à le faire, en 1854, chevalier de l'ordre pontifical Saint-Sylvestre, dit aussi de l'ordre de la Milice dorée, que Grégoire XVI venait de réformer, en même temps qu'il condamnait les idées libérales de Montalembert, Lamennais et Lacordaire. Cela permit à Bard de signer, dans *La Flandre illustrée* «Chevalier Joseph Bard, de la Côte d'Or». Il est vrai qu'il était aussi chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique et de l'ordre de la Couronne de Chêne des Pays-Bas.

Caroline Archée, «*une de vos très fidèles abonnées*», prétend, elle, avoir trouvé «*un gros paquet de manuscrits*», dont elle extrait «*la légende de la B. Gisle et de saint Éverard*» censée se dérouler au IX^e siècle. Elle aurait purement et simplement transcrit le manuscrit, peinant «*à déchiffrer ces caractères parfois difficiles à expliquer pour ma science bornée*». Elle se retranche derrière l'auteur lorsque des lecteurs lui soulignent les anachronismes qui parsèment son récit. Car *La Flandre Illustrée* a publié cette histoire sur plusieurs numéros.

Tous les lecteurs ne réussissent pourtant pas à s'imposer auprès de la rédaction. Alphonse Delbauve, «*employé aux mines de Condé*», envoie une notice sur Josquin des Prés (p. 79). Elle sera imprimée, mais cela n'aura pas de suite. De même pour «*un abonné*», resté anonyme, qui envoie une relation de son voyage de «*Deux Jours à Bruges*». Mais arrêtons-là cette énumération qui pourrait s'allonger. Pauvre fourmi, oui, vraiment pauvre fourmi !

■ Une nouvelle formule

Le 19 décembre, cinq mois après le lancement de l'hebdomadaire, la rédaction fait un premier point (p. 169). Des débuts difficiles, des sacrifices, «*mais l'esprit intelligent de nos populations n'a pas tardé à comprendre notre but moralisateur, et de toutes parts, nous sont venus des encouragements*». *La Flandre illustrée* insiste aussi sur le fait qu'elle a «*attentivement consulté l'opinion publique, [...] afin d'apprendre sur quoi devait plus particulièrement porter [son] attention*», même si on ne voit pas comment ladite «*opinion publique*» a été sollicitée... Les abonnés ont réclamé des pièces de théâtre qui conviennent à tout le monde, pour que puissent être montées de petites représentations familiales: on en trouve quelques-unes dans la suite de la revue. Ils ont aussi demandé un corps de caractère plus important? On les satisfait, en augmentant la pagination, seize pages au lieu de huit, quatre gravures au lieu de deux, sans augmentation de prix. Et *La Flandre illustrée* ne tarit pas d'éloge sur ses collaborateurs. Elle s'est assurée la collaboration d'hommes du pays qui lui «*port[er]nt un intérêt spécial*»: «*nous avons trouvé dans ces collaborateurs une sympathie, un dévouement dont nous leur témoignons publiquement notre gratitude; nous conserverons avec une juste fierté le souvenir de ces relations honorables et spontanées*». Le ton change quelques mois plus tard, le

13 mars 1859: «*les ressources dès le début sont nulles ou presque nulles, tout est à faire: créer des relations littéraires, parmi lesquelles il n'est pas possible tout d'abord de faire un choix, car les matériaux sont alors peu abondants. [...] Nous avons indiqué la voie que nous marquaient les tendances dont nous suivions le cours. [...] Nous avons éclairci de jour en jour, en devenant plus sévères, les rangs de nos collaborateurs, ou plutôt nous avons provoqué une diminution dans les productions en même temps que nous avons à constater une amélioration sensible dans les œuvres acceptées*».

La note «*À nos abonnés*» du 1^{er} juillet 1859 marque une réelle inflexion dans la politique éditoriale du périodique: «*En même temps, nous abordions une littérature toute moderne, des collaborateurs nous étaient assurés dans la presse parisienne; outre les œuvres de longue haleine, nous avons inséré des nouvelles, de la poésie*». La revue annonce un roman inédit d'Antonin Boudin, qui ne viendra jamais, et d'autres nouvelles œuvres. Le changement commence dès le mois suivant, avec un «*conte badin*» de Georges de La Landelle, très illustré et une causerie d'Antonin Boudin.

Antonin Boudin, auteur d'une *Histoire politique du prince Louis-Napoléon Bonaparte, depuis 1815 jusqu'à nos jours* parue en 1852, aborde dans sa chronique les thèmes les plus divers, l'imprimerie, une reprise d'*Athalie* au Théâtre



La Flandre illustrée se découvre un devoir d'information et parle largement de la guerre contre l'Autriche pour l'unification italienne (collection BM de Roubaix).

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

Français, Jasmin le poète coiffeur, des expositions de peinture... On voit aussi apparaître une rubrique de critique de livres, confié à Édouard de Saint-Amour. Ce Parisien, élevé à Dunkerque, s'essaya d'abord à la poésie, puis au roman – il en fit publier un en feuilleton dans *La Dunkerquoise* –, avant de se consacrer à la critique littéraire et au journalisme, collaborant successivement à *L'Écho de Lille*, à *L'Écho du Nord*, au *Moulin-à-Vent*, au *Propagateur*, à *L'Écho de Roubaix*...

Mais la véritable révolution, c'est l'introduction de la réalité et du temps présent dans une *Flandre illustrée* jusque-là consacrée en presque totalité au passé. Elle se découvre un devoir d'information: «*les grands événements militaires qui vont s'accomplir en Italie, cette terre classique des victoires des armées françaises, en absorbant au plus haut point les préoccupations de l'opinion publique, imposent à La Flandre illustrée un devoir patriotique devant laquelle elle n'a pas un moment hésité. Publication hebdomadaire et populaire ayant pour mission spéciale de fixer, en les reproduisant par la gravure ou le crayon, les phénomènes jugés intéressants de chaque jour, elle devait faire aux opérations et aux personnages de la guerre qui commence une part large et aussi complète que possible dans les limites de ses attributions*» (15 mai 1859). Alors qu'on ne trouve pas trace de la guerre de Crimée qui vient de s'achever, la guerre menée contre l'Autriche pour l'unification de l'Italie occupe une place importante dans l'hebdomadaire. A. Demmler, professeur à l'École impériale d'état-major, présente les forces des belligérants. La Gavinie écrit l'enthousiasme des engagements (enrôlement de deux jeunes nobles comme simples soldats (p. 422), «Enrôlement volontaires à Paris» (p. 423) et présente «Le théâtre de la guerre». On y ajoute, pour faire bonne mesure, des dépêches télégraphiques, qui donnent un sentiment d'actualité.

■ UNE GUERRE ILLUSTRÉE

La Flandre illustrée raconte donc la guerre, mais surtout, elle la donne à voir, ce que ne font pas les quotidiens ou les hebdomadaires de la région, qui n'étaient pas illustrés. Car le périodique est illustré, le titre le souligne. C'est une des originalités de cette forme nouvelle qu'est

le «journal-roman». La rédaction reconnaît des débuts difficiles: «*Quant aux illustrations, nous savons combien on a pu nous faire de reproches, nous ne serons point volontairement aveugles. La gravure coûte très cher pour être très bonne, et le bois habilement exécuté a souvent la male chance de ne trouver que des pressiers peu au fait de ce mode d'expression*». Innovant, *La Flandre illustrée* connaît donc les mêmes problèmes de qualification du personnel que ceux que connaîtront les responsables du *Nord illustré*, quarante-deux ans plus tard, lorsqu'ils choisiront, les premiers dans la région, d'utiliser la photogravure pour les illustrations de leur magazine⁵. En refusant la facilité, se faire imprimer à Paris, la revue a donc choisi la difficulté. Mais des ouvriers se sont formés, affirme-t-on dans le numéro daté du 13 mars 1859, et qualité du papier et de l'encre aidant, la rédaction estime faire aussi bien que les périodiques parisiens similaires.

Si l'hebdomadaire est imprimé à Lille, les gravures sont réalisées par des Parisiens. Comme la plupart des journaux-romans, il en compte deux par livraison, jusqu'au numéro 38, qui en compte quatre, le périodique passant lui de huit à seize pages. Par la suite, il n'y a plus de règle, on en trouve entre quatre et vingt dans chaque fascicule, sans compter celle de la tête, qui apparaît en même temps que l'hebdomadaire double sa pagination. Cette dernière gravure est tout autant chargée de symboles que la gravure de la première page du premier numéro. Pour évoquer la région, le dessinateur y a placé des paysans labourant et semant, la silhouette des principaux monuments civils ou religieux, des usines et un train aux cheminées fumantes – dans des sens opposés! –, un amoncellement de ballots, de caisses et de tonneaux, sans oublier des pains de sucre évoquant le commerce et une ancre marine (la région possède des ports). Le dessin est de Bertrand, qui illustra Victor Hugo et Jules Verne, qui donna aussi un dessin d'Ostende et la gravure de Bisson-Cottard, en fait Pierre Joseph Cottard et Prosper Brisson, codirecteur d'un atelier de gravure, qui mirent leurs gouges au service d'entreprises aussi diverses que *Le Musée entomologique* (sous la direction de Joseph de Rothschild), des planches de botanique, un armorial, des romans ou *L'Omnibus*, un journal-roman parisien.



L'illustration du roman de Berthoud est de Yan'd (collection BM de Roubaix).

Du côté des dessinateurs on trouve aussi Yan'd, alias Jean-Édouard Dargent, un peintre du Léon. Ne vivant pas de sa peinture, il s'est consacré au dessin. On lui attribue l'illustration d'au moins deux cents livres. Mais il a aussi travaillé pour diverses revues, *Le Magasin pittoresque*, *Le Musée des familles*, *La Vie à la campagne*, *La France illustrée*, etc. Il dessina pour *La Flandre illustrée* les vignettes de *Pierre-Paul Rubens*, le roman de Samuel Berthoud et celles des *Chaperons blancs* de Jean Cohen, dessins gravés par Victor Deghousy, par ailleurs responsable de l'illustration des *Œuvres complètes* de Shakespeare, ou d'une série d'estampes sur 1848. Delangle et Edmond Yon (1836-1897), qui a également gravé une série d'eaux-fortes sur la guerre franco-prussienne, illustrent le même texte, tout comme Claude Hygin-Furcy, qui fut durant quelques années directeur du *Journal des connaissances utiles*, et illustra *Les Hommes célèbres français* et *Les Hommes célèbres étrangers*, ainsi que les *Fables* de La Fontaine (il est également l'auteur d'un petit manuel *Dessin, gravure et lithographie: notions élémentaires et pratiques*). André Belloguet et Charles Vernier mirent en images *Robert d'Artois* et la *Divion* de Charles de Franciosi. Actif entre 1853 et 1873, Belloguet fut aussi un dessinateur humoristique qui travailla au *Journal amusant*, à *L'Éclipse* ou à *La Chronique illustrée*. Après la Commune, il se réfugia en

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)



Le roman de Charles de Franciosi *Robert d'Artois et la Divion* est illustré par André Belloguet et Charles Vernier (collection BM de Roubaix).

Belgique. Charles Vernier (1813-1892), dessinateur, lithographe et surtout caricaturiste, eut longtemps une page entière au *Charivari*.

D'autres ne sont pas identifiés. L'artiste qui signe C. Vernier del. (pour *delineavit*) est-il Charles Vernier? On trouve des dessins avec l'une et l'autre des deux signatures dans le numéro 39. Je ne sais qui signe du monogramme LAJ3, ni qui est E. Copus, le successeur de Bertrand pour illustrer *Les Chaperons blancs*. Et qui sont Tarresse (peut-être un graveur belge), Coué, qui donne un dessin de Notre-Dame de Calais, Lepipre dont les dessins illustrent les péripéties de *La Guerre des paysans*, avant d'être remplacé par Edmond Crépon, lui qui travailla pour *Le Tour du monde*?

■ TEXTES ET ILLUSTRATIONS

Pour Michel Gillet, déjà cité⁶, dans les journaux-romans, outre sa fonction d'aérer une page rendue grise par les trois colonnes de texte dense «l'illustration est déjà le récit». Et il dégage des normes: deux images par livraison, qui n'ont pas la même fonction. L'image de couverture «précédant l'instant où l'aventure feuilletonnesque survient, aventure toujours une lecture à venir. La seconde, verrière au cœur du récit, halte entre les colonnes d'une intrigue à moitié parcourue, apparaît comme un ressourcement». Selon lui, il existerait une diffé-

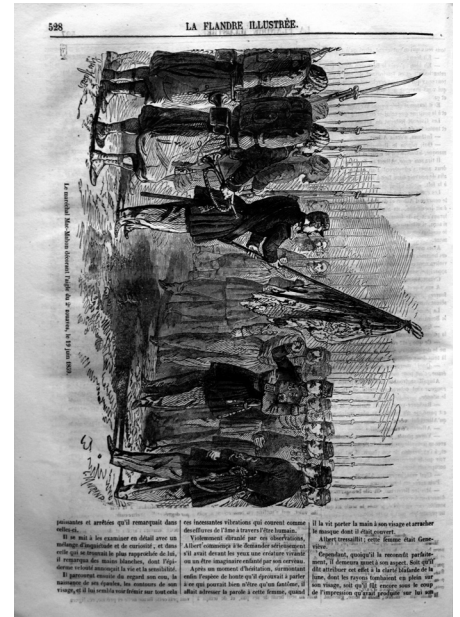
rence de taille entre les deux. La première, plus grande, serait confiée au talent d'un artiste confirmé. La seconde, plus petite, illustrant le deuxième feuillet, moins important, serait placée entre les mains d'un dessinateur qui n'accéderait jamais à la première page. C'est sans doute vrai à Paris, mais pas à Lille.

Dans son premier numéro, *La Flandre illustrée* donne sa définition du rôle de l'illustration: «La gravure n'est pas seulement un accessoire agréable pour les articles historiques et littéraires; elle aide à fixer les souvenirs de l'imagination en mettant sous les yeux les traits de personnages, les sites où se passe l'action, les monuments dont on raconte l'origine. Ce n'est pas sans raison que l'on nomme illustrées les publications du genre de celles que nous entreprenons. Nous apporterons le plus grand soin à ce que les dessins composés spécialement pour notre revue soient toujours bien appropriés au texte et d'une rigoureuse exactitude toutes les fois qu'il s'agira d'un portrait ou de la reproduction d'une œuvre d'art». Il semble bien que ce programme et le schéma défini par Gillet soient respectés dans les premiers numé-



Plusieurs dessins de petite taille peuvent être enchâssés dans le texte sur une colonne (collection BM de Roubaix).

ros. Les choses deviennent un peu plus chaotiques vers la trente-huitième livraison, dans laquelle apparaît en dernière page une représentation de *L'accordée de village* de Greuze, sans relation avec aucun texte. Dans le numéro suivant, une gravure censée illustrer *Le Juif de Gand* est imprimée au milieu d'un autre roman *Robert d'Artois et la Divion*; la première partie du *Voyage aux nues* est illustrée, elle, de pas moins de dix gravures – on en comptera vingt dans le numéro 41! –, de petite taille il est vrai. En largeur, elles tiennent à l'intérieur d'une colonne. Et l'on trouve en dernière



Très populaires, les zouaves trouvent leur place à plusieurs reprises parmi les illustrations de *La Flandre illustrée* (collection BM de Roubaix).

page une représentation d'un atelier d'alchimiste, dont on ne sait qui est l'auteur original, faute de renseignements. La première page du numéro quarante est occupée par une illustration de *Robert d'Artois...*, mais la deuxième page s'ouvre sur *Le Juif de Gand*, dont l'illustration est repoussée cinq pages plus loin entre deux textes sans aucune relation avec elle. Dans les pages suivantes, on trouve deux gravures enchâssées dans une colonne, mais placées perpendiculairement au texte, signe qu'il s'agit de gravures de réemploi.

À partir du numéro quarante-trois intervient une nouvelle inflexion dans la politique éditoriale de la revue. *La Flandre illustrée* décide d'informer ses lecteurs, sur la guerre qui commence en Italie contre l'Autriche. Bien décidée à damer le pion à ses concurrents quotidiens, qui, eux, ne sont pas illustrés – ou très peu –, elle va profiter de son avantage, et truffier ses pages de portraits de généraux des deux camps (Mac-Mahon, Beuret, Baraguay d'Hilliers, Hess et Wimpfel, le Feld-lieutenant général comte Giulay, les maréchaux Magnan et Pélissier, sans compter Victor-Emmanuel, Léopold, grand-duc de Toscane, et Garibaldi, qui n'est pas encore l'épouvantail qu'il deviendra pour la droite française), et de scènes de guerre sorties du crayon du dessinateur: utilisation de la montgolfière pour la reconnaissance des positions ennemies (24 juillet 1859), ou

La Flandre illustrée, un journal-roman lillois (1858-1859)

«Exactions de l'armée autrichienne (p. 440)»⁷. Toutes ces images sont placées un peu n'importe comment : «La mort du général Beuret» au milieu de *La Guerre des paysans* de Conscience, Cavour ou Garibaldi illustrant *Le Juif de Gand*, la notice sur Garibaldi figurant au numéro précédent ! On n'oublie surtout pas les zouaves, très populaires auprès des Français (p. 464-465, p. 488, etc.), qui se pressent pour aller visiter leur camp à Saint-Maur, les troupes rentrées en France (n° 59). Autre indice, *La Flandre illustrée* offre en prime à ses abonnés *Les Zouaves*, un album de trente lithographies de Cham, à prix réduit. On trouve aussi des dessins de Durand-Braeger, qui avait déjà croqué la guerre de Crimée.

La Flandre illustrée souligne aussi l'intérêt de la photographie, pour les militaires et pour l'histoire. Nadar prend des clichés des positions ennemies du haut de son ballon, et d'autres photographes prennent les champs de bataille, les officiers, les turcos bien sûr, et la population italienne⁸. Le musée de l'Armée a d'ailleurs utilisé une partie de ces photographies pour monter une exposition sur cette guerre en 2011⁹. Même si tout le monde ne partageait pas cet engouement pour cette nouvelle technique : le roi de Naples n'avait-il pas interdit la photographie dans son royaume en 1856 ?

■ LA FIN DE LA FLANDRE ILLUSTRÉE

Le fait d'aborder la guerre et l'actualité amène l'hebdomadaire à publier des articles sur la famille impériale, tout en respectant l'interdiction qui lui était faite de publier des «articles politiques ou d'économie sociale», puisqu'il ne paye pas de droit de timbre ni n'a de cautionnement. Avant le numéro 43, on ne trouve qu'un article évoquant de très loin la famille impériale, «Les prisonniers de Ham» (il



Texte et photo sur un même sujet ne paraissent pas toujours dans le même numéro. La notice sur Garibaldi a précédé son portrait (collection BM de Roubaix).

s'agit de l'enfermement d'un ministre de Louis XV), écho très assourdi de la captivité du futur empereur dans cette ville. Dès le numéro 44, on trouve des articles sur le monument funèbre de l'Impératrice Joséphine à Rueil, sur la reine Hortense, une poésie de Belmontet «Vive l'Empereur», ou des chants sur la campagne d'Italie. Cela s'accompagne d'articles sur des personnages contemporains (Alexandre de Humboldt). La rubrique «Courier de Paris», confié à Savarus qui succède à Boudin, aborde des sujets frivoles et se livre à l'humour (dans le numéro 59, on traite entre autres choses de la fin du monde, ou de la saison à Baden-Baden). Ce courrier se double d'une rubrique «Variétés». On publie un essai sur William Shakespeare, des articles à caractère scientifique ou technique (p. 582). *La Flandre illustrée*, pour survivre, tente désespérément, en tâtonnant, empêtrée qu'elle est par les interdictions légales, de se transformer en

magazine, modèle mis à la mode par *L'Illustration* dès 1843, et *Le Monde illustré* à partir de 1857.

Dès la première livraison, les promoteurs ne se dissimulaient pas les difficultés qui attendaient leur entreprise. Difficultés techniques on l'a vu, mais aussi difficultés financières. La rédaction a beau se féliciter des encouragements qui lui sont venus «de toutes parts» dans la première communication «À nos abonnés», datée du 19 décembre 1858, et remercier ces abonnés de leur «concours» (13 mars 1859), – discours assez convenu –, elle ne peut oublier l'aspect matériel : «À nos abonnés aussi nous devons des remerciements, puisque de leur empressement à s'inscrire sur nos listes a dépendu la marche première de *La Flandre illustrée*»; et de prier ceux qui n'ont pas encore réglé leur abonnement «de ne pas tarder». Pour se les attacher, et pour en attirer de nouveaux, on leur offrit en prime une carte colorisée des opérations militaires «d'un prix de revient de 1,50 F», opération renouvelée avec une nouvelle carte en juillet 1859 et, on l'a vu, une ristourne importante sur un album de dessins de Cham. Mais une nouvelle formule devenait nécessaire, d'où les efforts pour renouveler l'intérêt de l'hebdomadaire, l'abandon de la formule journal-roman pour aller vers le magazine. Efforts insuffisants. Faute d'avoir trouvé les huit à neuf mille abonnés nécessaires pour pouvoir vivre, chiffre avancé par Claude Witkowski¹⁰, dans sa *Monographie des éditions populaires*, pour la survie d'un journal-roman, Mme Courtat mettait fin à l'aventure, et, changeant son fusil d'épaule, lançait un peu plus tard une nouvelle revue, *La Légende catholique*, «consacrée à des œuvres de littérature historique et à une chronique de tous les peuples catholiques»...

B. G.

1. La pagination de *La Flandre illustrée* est continue du n° 1, daté du 13 juillet 1858 au n° 64, du 9 octobre 1859.
 2. Michel Gillet, «Dans le maquis des journaux-romans : la lecture des romans illustrés», *Romantisme*, 1986, vol. 16, p. 59-70.
 3. Hippolyte Verly, *Essai de biographie lilloise contemporaine*, Lille, Leleux, 1869, 241 p.
 4. Élie Brun-Lavainne, *Mes souvenirs*, Lille, Impr Lefebvre-Ducrocq, 1855, 251 p.
 5. Bernard Grelle, «Le Nord Illustré, premier magazine de la région?», *L'Abeille* n° 21, septembre 2011.
 6. Michel Gillet, «Dans le maquis des journaux-romans : la lecture des romans illustrés», *op. cit.*
 7. Voir aussi p. 433, 464-465, etc.
 8. Pendant la guerre de Crimée, Robert Fenton, mandaté par le gouvernement britannique, prit 360 photographies de la guerre, d'autres photographes suivirent. Ces photos, publiées dans la presse, provoquèrent des réactions des lecteurs, et certains datent de là la naissance de l'opinion publique.
 9. Exposition «Napoléon III et l'Italie, naissance d'une nation», Musée de l'armée, 19 octobre 2011-15 janvier 2012.
 10. Claude Witkowski, *Monographie des éditions populaires : les éditions à 2 centimes, les romans à quatre sous*, Paris, Compagnie Jean-Jacques Pauvert, 1981, 248 p.

Il y a bien eu des émissions polonaises réalisées à Radio P.T.T. Nord et Radio Lille

Par Henri Musielak

Les émissions polonaises réalisées par Radio Lille sont-elles à ce point oubliées ? Même par des « gardiens » de la mémoire de cette communauté venue, en plusieurs vagues, arracher du charbon du sous-sol de la région ! Sur le site *Bal polonais*, Francis Dudzinski affirme péremptoirement et à tort qu'il n'y en a jamais eu. Il ajoute qu'il y a bien eu des émissions polonaises mais que toutes ont été réalisées à Paris. Il évoque l'émission polonaise réalisée effectivement à Paris et diffusée par Radio Lille sur ondes moyennes pendant des années jusqu'en 1974 alors qu'en fait elle allait encore exister pendant plus d'une vingtaine d'années.

Une recherche minutieuse dans la presse régionale nous apprend qu'il y a eu très tôt des émissions polonaises sur Radio P.T.T. Nord et plus tard sur Radio Lille, qui n'étaient pas réalisées à Paris. L'indicatif, c'est-à-dire le signal sonore qui a identifié pendant des décennies la station, était le début de la mélodie du *P'tit Quinquin*. Dans un ouvrage intéressant et bien documenté mais incomplet, *La Radio française parle le polonais*, Gabriel Garçon précise en sous-titre qu'il s'agit de l'« Histoire des émissions en langue polonaise de la Radiodiffusion française (1932-1974)¹ ». *In capite venenum!* La première émission polonaise sur Radio P.T.T. Nord n'a pas été

diffusée en 1932, mais l'année précédente, en 1931, le jour de la fête nationale du 3 mai. Nous en trouvons d'ailleurs le programme détaillé notamment dans *Le Réveil du Nord* de la veille : « Cette émission commencera à 18 h 45 par une courte allocution de M. le consul Jarczynski, et comportera une audition de musique polonaise variée. Une causerie sur « La Pologne, pays de tourisme » sera faite par M. Jean-Serge Debus, secrétaire général de l'alliance franco-polonaise du Nord. — À 19 h 30, aura lieu une émission suivie de la traduction française, destinée aux nombreux auditeurs polonais de Radio P.T.T. Nord. »

■ Les émissions de Radio P.T.T. Nord

Le banquier Raymond Verley qui était avec Léon Plouviat une des chevilles ouvrières de la station avait reçu une distinction honorifique du président de la République polonaise en reconnaissance de l'introduction d'émissions polonaises dans le programme de Radio P.T.T. Nord. Il serait difficile d'énumérer ici toutes celles qui ont été réalisées à Radio P.T.T. Nord et à Radio Lille dès la première période d'existence de la station à l'époque où le studio se trouvait à l'intérieur de la Porte de Paris. Un conservateur des Archives départementales du Nord m'avait dit qu'il y avait eu une émission de musique polonaise toutes les deux semaines mais que la fréquence de ces programmes a varié selon les périodes. Ce n'était pas seulement des « auditions de musique polonaise » annoncées dans les quotidiens régionaux le *Grand Écho du Nord*, *L'Écho du Nord* et *Le Réveil du Nord*. Ainsi, par exemple en 1930, le jour anniversaire de la mort de Frédéric Chopin (17 octobre), on en relève une avec le concours du violoniste Bronislaw Huberman. Et déjà trois jours plus tard, le 20 octobre, il y en a une autre où est invité le consul de Pologne, Thaddée. Brzezinski. En 1932, comme l'année précédente, Radio P.T.T. Nord diffuse une émission spéciale à l'occasion de la fête nationale

polonaise. Le *Grand Écho du Nord* du 3 mai en fait mention en précisant que le consul de Pologne, Roman Mazurkiewicz est invité à prononcer une allocution devant le micro de la station. Le studio se trouvait encore à la Porte de Paris. En dehors des auditions de musique polonaise, il y a aussi quelques années plus tard les « causeries ». Ainsi, le 25 mai 1937, celle du Dr David, professeur aux Facultés catholiques de Lille sur « l'âme polonaise de Chopin ». L'année suivante, le *Journal de Roubaix* du 4 mai 1938 rapportait que le consul général de Pologne, Jerzy Matusinski, avait prononcé la veille une allocution à l'occasion de la fête nationale.

■ Radio Lille et les émissions polonaises

Après la période de l'occupation allemande, moins d'une semaine après la Libération de la capitale des Flandres, Radio Lille ouvre à nouveau son antenne à la communauté polonaise. Le 8 septembre 1944, on entend une première émission en polonais. Deux jours plus tard, le 10, Alexandre Kawalkowski qui avait été consul général de Pologne à Lille jusqu'en mai 1940, et chef de la résistance polonaise en France (P.O.W.N.), s'adresse à ses concitoyens au micro de Radio Lille. Il inaugure ainsi une émission polonaise hebdomadaire qui sera diffusée chaque dimanche de 18 h 45 à 19 h. À partir de janvier 1945, la durée de l'émission sera portée à une demi-heure. Ces émissions qui ont un programme très varié accueillent diverses personnalités qui vont intervenir (ainsi C. Bitner, consul général de Pologne le 11 novembre 1944). Elles sont diffusées jusqu'en juillet 1945 c'est-à-dire jusqu'au moment où la France cessera de reconnaître le gouvernement polonais en exil à Londres pour celui de Varsovie « proposé » par Staline. Dans cette nouvelle période, il y a à nouveau une émission hebdomadaire de musique polonaise réalisée par le consulat général de Pologne à Lille le soir en direct à 19 h 15 ou, par la suite à 19 h 40. Les annonces sont bilingues. Il m'est arrivé en 1948 de faire les annonces en français durant l'été. Au moment des vacances, l'émission était diffusée en différé. Elle était enregistrée sur disques souples 78 t/m. Mais il y avait aussi une autre émission hebdomadaire réalisée et présentée à Radio Lille par Gaston Guinchard, le délégué du Groupe Flandre-Artois de l'as-

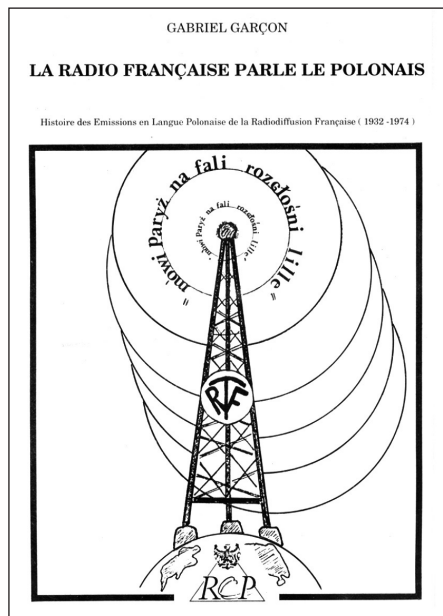
LA FÊTE NATIONALE POLONAISE DU 3 MAI

A l'occasion de la fête nationale polonaise qui est célébrée le 3 mai, l'Alliance franco-polonaise du Nord de la France organise, avec le concours de l'Association de Radiophonie du Nord, une émission au studio de la station « Radio P.T.T. Nord » dans la soirée de dimanche.

Cette émission commencera à 18 h. 45 par une courte allocution de M. le Consul Jarczynski, et comportera une audition de musique polonaise variée. Une causerie sur « La Pologne, pays de tourisme », sera faite par M. Jean Serge Debus, secrétaire général de l'Alliance franco-polonaise du Nord. — A 19 h. 30, aura lieu une émission en langue polonaise, suivie de la traduction française, destinée aux nombreux auditeurs polonais de Radio P. T. T. Nord.

Le 2 mai 1931, *Le Réveil du Nord* annonce la première émission polonaise sur Radio P.T.T. Nord à l'occasion de la fête nationale.

Il y a bien eu des émissions polonaises réalisées à Radio P.T.T. Nord et à Radio Lille



La Radio française parle le polonais de Gabriel Garçon, un ouvrage très documenté sur les «émissions en langue polonaise de la Radiodiffusion française (1932-1974).

sociation des *Amis de la Pologne*. Voici ce qu'il écrivait dans le bulletin mensuel n° 7, daté de juin-juillet 1947, de ce groupe: «Et, je le sais bien, chaque lundi vous attendiez l'heure de l'émission des *Amis de la Pologne* pour entendre cette chorale admirable qui, de tout son cœur chantait les mélodies du pays lointain et cette *Marseillaise*, vous vous souvenez comme ils interprétaient magistralement notre chant national».

■ Des émissions également réalisées à Paris

Quant à l'émission polonaise réalisée à Paris et diffusée par Radio Lille, évoquée par Francis Dudzinski, et qui a fait l'objet du livre de Gabriel Garçon, tout le monde s'accorde à dire qu'elle a eu effectivement un très grand succès. L'heure à laquelle elle était diffusée a varié plusieurs fois. À l'origine, en avril 1947, elle n'était pas programmée en soirée comme on l'a dit plus d'une fois par erreur, mais fixée à 14 h 30 comme le montre l'information donnée par la *Voix du Nord*, et n'était diffusée que trois fois par semaine. Tout ceci n'a pas été abordé par Gabriel Garçon dans son livre précité ni par Francis Dudzinski. L'émission était enregistrée à Paris sur disques souples 78 t/m. Les disques étaient envoyés par la poste à Lille au n° 36 du boulevard de la Liberté! (l'usage du magnétophone n'était pas encore généralisé). On comprend dès lors

«Causar dans le poste» une expérience rare à l'époque

Lorsque Radio P.T.T. Nord a commencé à émettre en 1927, c'est l'Association de radiophonie du Nord qui assurait le programme. On doit pouvoir en trouver encore les traces dans les archives et particulièrement dans la presse. On écoutait non seulement le journal parlé mais aussi des pièces de théâtre, de la musique enregistrée... Mes parents qui venaient de s'installer cette année-là à Lille m'en ont parlé. Ma mère disait que, tout en repassant son linge, elle avait des écouteurs sur les oreilles pour suivre des retransmissions de spectacles lyriques depuis le théâtre Sébastopol, des pièces radiophoniques, des concerts... Dans son article bien documenté publié dans le n° 13 de *L'Abeille*, Jean-Paul Visse rapporte qu'en 1928 Léon Plouviot avait réalisé en direct le premier reportage sur le Tour de France (étape Charleville-Malo-les-Bains). L'année suivante, en 1929, c'est à bord d'un ballon libre que, survolant à 2000 mètres d'altitude le Hainaut et la Flandre, il répète son exploit. Après le poste à galène qui ne permettait qu'à une seule personne d'écouter une émission, c'est le récepteur à lampes qui est en vogue. Il permet à plusieurs personnes d'écouter une pièce dramatique, un concert, un programme particulier. C'est ainsi que des Polonais se retrouvaient chez celui qui possédait un poste de T.S.F. comme on disait alors. Ils cherchaient à capter une station polonaise dans la gamme des petites ondes ou ondes moyennes ce qui était plus facile après le coucher du soleil. Mais capter Radio P.T.T. Nord à Lille ne posait aucune difficulté. Et ce poste régional proposait des émissions polonaises. Dans la période d'avant-guerre, elles étaient toutes réalisées à Lille. Ce n'est qu'après la Libération que Radio Lille a diffusé des émissions polonaises réalisées à Paris. André Moosmann, qui dirigeait alors la section polonaise de la Radiodiffusion française qui se trouvait au n° 116^{bis} de l'avenue des Champs-Élysées m'y avait invité. C'est par la suite qu'il m'a associé à cette entreprise comme collaborateur de l'O.R.T.F. Il me demandait d'interviewer les artistes polonais ou des personnalités de passage à Lille, se chargeant lui-même de me réserver studio et technicien au n° 36 du boulevard de la Liberté à Lille, où se trouve actuellement France 3. Au nombre des personnes que j'ai reçues au micro, il y a eu Wencelas Godlewski, qui enseignait la langue et la littérature polonaises à la faculté des Lettres

(devenue Lille III), aux facultés catholiques. Il était également chargé d'un cours à l'École supérieure de journalisme. J'ai reçu aussi Simone Deligne, traductrice de chefs d'œuvres de la littérature polonaise, Christiane Rabięga, speakerine de Télé Lille, Andrzej Saciuk, chanteur d'opéra... Il m'est arrivé d'enregistrer plusieurs entretiens avec l'ensemble de chant et de danse *Mazowsze*, notamment avec Mira Ziminska, cofondatrice et directrice de cet ensemble à la maison de la Culture à Amiens où ont été donnés plusieurs spectacles (1968). D'autre part, j'ai eu un entretien avec le pianiste polonais Stefan Askenase à Bruxelles dans un studio de la R.T.B., place Eugène Flagey. André Moosmann m'a également chargé de réaliser des interviews dans différentes villes de Pologne avec des artistes, c'était en 1968. Me trouvant en Pologne à plusieurs reprises à l'occasion de festivals de musique et de congrès, j'ai été à mon tour interviewé à la Radio polonaise tantôt en polonais, tantôt en français. Ces émissions étaient diffusées plusieurs fois sur ondes courtes. Mais, ma présence à la radio remonte à mes 19 ans lorsqu'un collègue de mon père au consulat de Pologne, M. Rudnik, chargé de réaliser une émission musicale hebdomadaire à Radio Lille, m'a demandé de remplacer pendant l'été (après un essai de voix) une des protagonistes qui faisait les annonces en français au micro. Par ailleurs, en 1969, j'ai réalisé à Bruxelles pour le compte du III^e Programme de la R.T.B. un cycle d'émissions



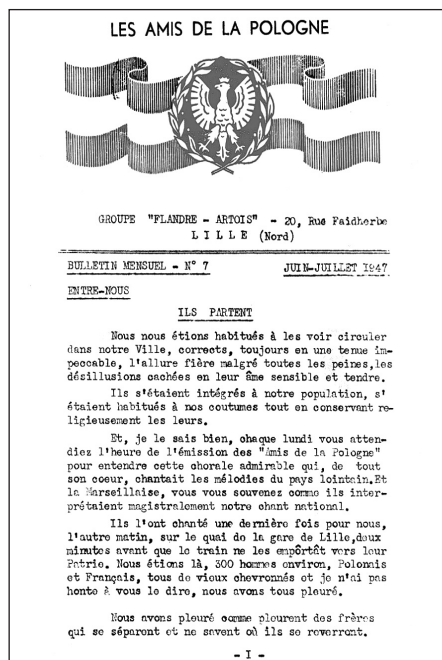
Les familles se retrouvaient autour du poste de TSF pour écouter une émission venue de Pologne (Photo Stefan Musielak).

consacré à une anthologie de la musique polonaise des origines à Chopin. À une certaine époque, «causer dans le poste», c'est-à-dire faire de la radio était une expérience rare. On avait des échos lorsqu'on apprenait que, par hasard, on avait été entendu quelque part en Allemagne ou en Afrique du Nord. D'autres fois, ici ou là, on était reconnu par la voix.

Henri Musielak

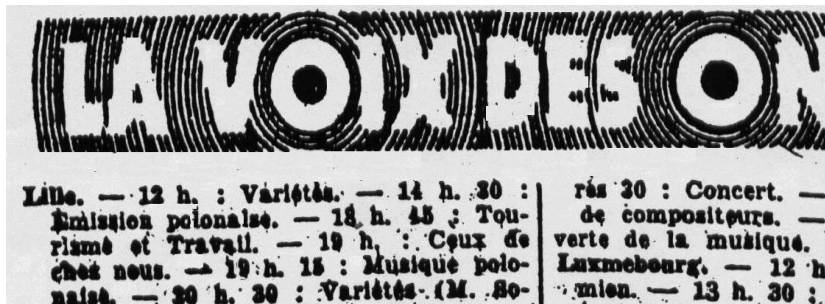
Il y a bien eu des émissions polonaises réalisées à Radio P.T.T. Nord et à Radio Lille

que ces émissions n'aient pas comporté de bulletin d'information. L'heure de diffusion de l'émission en début d'après-midi (14 h 30) peut étonner, mais à cette époque, pour des raisons d'économie de l'énergie électrique, les radios interrompaient leurs programmes en semaine après les cours de la Bourse jusque vers 18 h ! Par ailleurs, il y avait à ce moment de la journée un nombre non négligeable d'auditeurs potentiels : les mineurs polonais qui faisaient partie de l'équipe de nuit ou de celle du matin. C'est en effet en début d'après-midi que la station de Lille diffusait l'émission polonaise préparée à Paris, et enregistrée sur disques souples 78 t/m tant qu'il n'y a pas eu de câble permettant le direct, comme me l'avait dit Roman Kowaliczko qui avait la responsabilité de l'émission. Je lui avais demandé également pourquoi on avait choisi pour indicatif la mélodie du refrain *Une fleur*



Le bulletin *Les Amis de la Pologne* évoque l'émission hebdomadaire réalisée et présentée à Radio Lille par Gaston Guinchard.

de Paris. Il m'avait répondu qu'il s'agissait d'une émission de la Radio française. À plusieurs reprises, on a tenté de supprimer ces trente minutes d'une émission diffusée dans la soirée (par la suite tous les jours de la semaine, sauf le dimanche et pendant une période le samedi). Après une suspension plus ou moins longue, elle était à nouveau programmée à la suite d'un abondant courrier de protestation et de nombreuses interventions d'élus...



La Voix du Nord datée du 8 avril 1947 annonce l'émission polonaise de Radio Lille diffusée à 14 h 30 (Collection AD Nord).

Fait intéressant à noter, il y a eu aussi pendant un temps une émission le matin à 9 h d'une durée de 15 minutes, également diffusée par Radio Lille.

Quant à l'indicatif, il a changé à deux reprises, dans les deux cas après la suppression plus ou moins longue de l'émission. La première fois, on a choisi fort judicieusement un «rythme polonais» écrit par un compositeur français, Léo Delibes : la mazurka du ballet Coppélia. La seconde fois, c'était après les événements de mai 68, un rythme populaire polonais, type oberek. L'émission était diffusée pendant un temps à 6 h le matin ! Par la suite, elle a été émise comme auparavant en soirée, de 19 h à 19 h 30 du lundi au vendredi. C'est finalement en octobre 1997 que cette émission polonaise réalisée à Paris et diffusée par Radio Lille depuis un peu plus de cinquante ans a été supprimée et ce, sans préavis, par Catherine Trautman, ministre de la Culture et de la Communication. Et dire que cette émission polonaise était une idée de Gaston Defferre selon ce que m'avait dit André Moosmann, rédacteur en chef à la direction des Relations extérieures de la Radiodiffusion télévision française ! Les temps ont changé, les bons usages aussi ! Il s'avère que des proches peuvent avoir des attitudes contraires. *O tempora, o mores!* Le 25 octobre, avec beaucoup d'émotion et de tristesse, les membres de la section polonaise de Radio France Internationale ont annoncé aux auditeurs stupéfiés qu'ils écoutaient l'émission polonaise de Paris sur Radio Lille pour la dernière fois². Ils avaient

encore l'espoir que, comme dans le passé, ce n'était pas vraiment fini. La raison invoquée pour la suppression de l'émission était le besoin de récupérer la demi-heure d'antenne pour une bonne cause... Les jours suivants à 19 h on a entendu Radio Urgence Lille... Or, l'émission existait déjà à 16 h. Simple faux-fuyant ou coup de Jarnac ? Les nombreuses démarches faites à plusieurs niveaux n'ont abouti à rien, pas même la question écrite du sénateur du Nord Pierre Lefebvre que j'avais alerté. Et la réponse à cette question où n'est pas mentionnée Radio Urgence Lille se termine avec l'espoir que la communauté franco-polonaise pourra continuer à écouter ces programmes en langue polonaise³. En tout état de cause, on ne saurait donc affirmer qu'il n'y a jamais eu des émissions polonaises réalisées à Radio P.T.T. Nord ni à Radio Lille. S'il est vrai que le journaliste est souvent confronté à des situations difficiles lorsqu'il ne dispose que d'un délai très court pour vérifier la chose, ce n'est pas toujours le cas. Les archives des quotidiens régionaux sont accessibles surtout aux journalistes. N'est-il pas opportun de rappeler ici ce qui était inscrit sur la manchette de *La Voix du Nord* quand ce journal a succédé à *L'Écho du Nord* après la Libération de Lille en 1944 : « Vitam impendere vero », consacrer sa vie à la vérité.

H. M.

Henri Musielak est chercheur en musique polonaise. Il a collaboré à la RTB et à l'ORTF. Il est l'auteur de plusieurs articles dans la *Revue de Musicologie*. Il est également conservateur honoraire du musée de la Diplomatie et de l'Émigration.

1. Gabriel Garçon, *La Radio française parle le polonais. Histoire des émissions en langue polonaise de la Radiodiffusion française (1932-1974)*, Lille, Le Rayonnement Culturel Polonais, 1991.
2. On peut réécouter cette dernière émission polonaise (25 octobre 1997) sur Internet: RADIA WOLNOSCI (RFI) Pologne-Lille.
3. Question écrite n° 04847 de M. Pierre Lefebvre (Nord-CRC) publiée dans le JO Sénat du 11 décembre 1997, p. 3421. Réponse du ministère : Culture publiée dans le JO Sénat du 12 mars 1998.

Decamps Neveu : entrepreneur, révolutionnaire, ensorcelé... et premier journaliste cambrésien

Par David-Jonathan Benrubi et Clotilde Herbert*

«Ce Decamps neveu semble avoir été une figure assez originale de bourgeois provincial quelque peu parvenu et passé avec la fortune du négoce à la politique, à la faveur des troubles du temps¹.» Jacques-Louis Decamps (Cambrai, 1748-Paris, avant 1821), alias Decamps neveu, alias le Meunier de Cambrai, mériterait une thèse d'histoire ou une nouvelle littéraire. Les déboires judiciaires de ce roi de la chicane ont généré un dossier archivistique suffisamment épais pour nourrir la première. Les déboires économiques, stylistiques et personnels d'un homme des Lumières qui multiplia, pour reprendre une expression fréquente sous sa plume et qui sonne relativement nouveau à l'époque, «les entreprises» (commerciales) et les publications (politiques) à compte d'auteur, avant de solliciter de l'Église le secours d'un exorciste, eût pu nourrir la plume cruelle d'un caricaturiste des Français peints par eux-mêmes. Combien plus modeste est notre ambition : présenter un bref aperçu de la culture et de la trajectoire du fondateur de la *Gazette des moulins*, réputé être le premier périodique d'opinion cambrésien².

■ La carrière d'un négociant

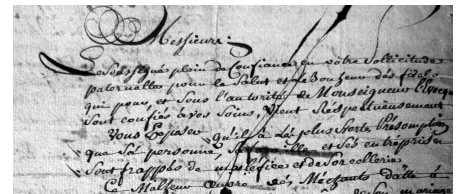
Fils de Jacques Decamps et d'Anne-Gabrielle Savary, il est issu de la mulquinerie urbaine, un groupe social à la fois reconnu et en plein déclin³. Sans doute après le décès précoce de ses parents, il est confié aux soins d'un oncle d'Anvers, négociant, qui par testament du 31 décembre 1755 confie à son oncle de Cambrai, lui aussi négociant en cendres, «une somme de 2400 deniers pour lui apprendre les commerces qu'il exerceoit⁴». Le courtage, le commerce, la délégation de service public (affermage), voilà qui constitueront ses entreprises. Dans une ville qui en compte comparativement peu, Decamps neveu sera un homme d'affaires dans le sens moderne du terme. Le 25 mai 1773, à 25 ans, il épouse Marie Barbier, la fille d'un militaire de Pecquencourt⁵. En 1804, selon sa

demande d'exorcisme, il a eu plusieurs enfants, tous décédés avant lui.

On peut reconstituer par recoupements les premières années de sa carrière de négociant, tout en reconnaissant des marges d'incertitude, car nous sommes majoritairement renseignés par des documents écrits par Decamps neveu lui-même dans un cadre litigieux... D'abord formé, comme apprenti, au commerce des cendres, c'est sans doute pour ne pas faire concurrence à son oncle qu'il crée à partir de 1768 l'amidonnerie de la rue des Candillons. Il a alors 23 ans, et son oncle a avancé une partie des fonds (prêt «au denier 25», c'est-à-dire à 4 %, remboursés dès 1771-1772)⁶.

La fabrique deviendra suffisamment importante au plan régional pour être longuement présentée par la première Statistique préfectorale⁷. La transformation, par décantage en bassines, de grains de seconde qualité en poudre est au siècle des Lumières et du luxe une activité à la fois lucrative et dépréciée. Lucrative parce que l'amidon sert à la production de la colle, de l'empoix, de la poudre à poudrer les cheveux, et entre dans la composition de produits pharmaceutiques et de teinturerie. Dépréciée parce toute industrie détournant la matière première alimentaire, la céréale, est suspecte de contribuer à la spéculation et à la disette. Mal vue surtout parce qu'en milieu urbain «rarement puanteur n'a concentré autant de griefs et d'aversion» et «pour comble d'inconfort, les amidonniers engraisent de marc d'amidon des porcs dont le fumier exhale des vapeurs particulièrement infectes⁸». De fait, on a trace d'une affaire opposant Decamps neveu à son voisinage pour pollution⁹. En octobre 1771, soit très peu de temps après l'ouverture de la fabrique, la royauté instaure une fiscalité accrue sur l'amidon. C'est à celle-ci que Decamps neveu impute ses difficultés¹⁰. Dans les années 1780, il loue la manufacture à un certain Chaintreau. Tous deux sont impliqués dans une affaire de contrebande, détectée par les inspecteurs de la Régie royale des aides, chargée

de la perception des droits sur l'amidon. Le procès débouche, en 1786¹¹, sur un arrêté de suppression, en réaction duquel circule dans Cambrai, en 1787, une pétition de soutien¹². Chaintreau et Decamps neveu feront appel près la Constituante en 1790¹³.



Une demande d'exorcisme adressée aux vicaires généraux de l'église du département du Nord.

Sans doute du fait des difficultés financières consignées dans le livre de comptes de l'amidonnerie, peut-être aussi parce que son oncle ouvre une autre amidonnerie en 1774¹⁴, Decamps neveu, dès cette même année, avait repris une activité de négociant en cendres de Hollande. Cet engrais prélevé dans les tourbes marécageuses des Pays-Bas, et transporté sur l'Escaut vers Valenciennes et Cambrai, remplace vers 1730 l'utilisation comme fertilisant des cendres de houille de Mons¹⁵. C'est dans ce contexte qu'intervient la guerre du neveu et de l'oncle, essentiellement portée sur le terrain de l'honneur, bafoué, et de la réputation, diffamée. Plusieurs cahiers manuscrits conservés à la médiathèque d'agglomération de Cambrai (MAC), datés de 1775, donnent un riche, mais partial, aperçu du fonctionnement du marché et du rapport de force. On y voit les paysans du Cambrésis envoyer des courtiers s'enquérir du prix courant de la cendre, en tester la plus ou moins bonne solvabilité dans l'eau, être détournés au coin de la rue par les hommes de main du rival, porter des faux témoignages pour accabler l'un ou l'autre des négociants. On y voit les rivaux faire arrêter publiquement les valets de l'autre, diffamer la qualité de ses marchandises, s'insulter. L'oncle diffuse des copies du contrat de mariage de son neveu pour révéler l'absence de dot lui assurant une stabilité financière, fait saisir illégalement les marchandises du neveu pour exiger une comparaison publique à l'hôtel de ville, ce que refuse obstinément le neveu, qui s'en prend à la femme de son oncle...¹⁶

Sans compter, peut-être, le trafic de lettres de change¹⁷, la dernière «entreprise»

Decamps Neveu : entrepreneur, révolutionnaire, ensorcelé...

significative dans laquelle Decamps neveu se lance, avant la politique, est la prise en délégation de service public (administration des fermes). Dès 1781, il prend en ferme les moulins de Selles qui appartiennent, jusqu'à la confiscation des biens, à l'archevêché. Au moins quatre affaires, dont l'une au moins intégrera les recueils de jurisprudence du XIX^e siècle, nous en font connaître les enjeux. En 1787, il s'oppose au titulaire du droit du « patard au mencaudé » (un octroi sur les blés), coupable selon lui de taxer les habitants des campagnes éloignés que la coutume exempte. Or ce prélèvement vexatoire, accompagné, selon lui, de violence, décourage les habitants des campagnes « qui par faute de vent ou d'autres raisons viennent faire moudre leur grain aux moulins de Selles », et donc nuit à son chiffre d'affaires¹⁸. En 1789-1790, il est opposé, dans une affaire jugée *causa personae* par l'officialité, à la Table des pauvres, qui dénonce le non-acquittement d'un dû en nature associé à la ferme¹⁹. Enfin, il sera engagé dix ans durant dans deux affaires d'une grande complexité. L'une concerne une procédure interrompue d'acquisition des biens nationaux : après avoir emporté les Moulins à la folle enchère, il n'a pu réunir les fonds en temps et en heure²⁰, l'autre un recours administratif contre l'État lié au préjudice causé par la fin de banalité : dès lors que les Moulins ne sont plus banaux – c'est-à-dire que les paysans de la banlieue de Cambrai peuvent moudre leur grain ailleurs – Decamps neveu estime avoir droit à une remise de fermage pour l'année 1790. Une affaire qui finira devant le Conseil d'État, notre personnage étant défendu par le grand Merlin de Douai en personne²¹.

■ L'entrée en politique

Dans les années 1780, Decamps neveu est donc un homme à la fois connu et en marge des élites traditionnelles de Cambrai²². La Révolution lui offre l'opportunité d'une vie publique sans doute désirée au moins depuis 1781, date à laquelle il fit éditer et diffuser un premier mémoire économique²³. Il est l'un des douze signataires du cahier de doléances du Tiers État de Cambrai²⁴, et il dit avoir participé à la rédaction du cahier de l'arrondissement²⁵. Dès 1790, il s'investit dans la Société des Amis de la Constitution de Cambrai, qui est dans le

collimateur du maire Douay – peu favorable aux événements récents –, et signe la pétition de la Place au bois, qui proteste contre la dissolution de la Société le 12 avril²⁶. Il en devient président avant le 13 juin²⁷. Le 24 mai, il avait publié son *Coup d'œil sur la ville de Cambrai et son district au département du Nord*, qui est clairement une profession de foi électorale²⁸. Il devient à l'été 1790 administrateur du Département du Nord, et adresse régulièrement des mémoires au Comité d'agriculture et de commerce de l'Assemblée constituante, qui semble ne jamais donner suite²⁹. En octobre 1790, il participe à la saisie et à l'inventaire des archives des États du Cambrésis, transportées à Douai³⁰. En mars 1791, le Meunier de Cambrai lance la *Gazette des Moulins*. Le 7 avril 1791, il est élu par 93 voix sur 135 président du tout nouveau tribunal de commerce de Cambrai³¹. Dès le lendemain, il publie un texte sur les assignats, signé avec mention de sa nouvelle fonction³². On conserve quelques jugements signés de sa main³³, mais il démissionne le 30 mai pour une raison inconnue³⁴. En juin 1791, alors que la Société populaire prend le nom d'Assemblée patriotique et est sur le point de s'affilier au Club des jacobins, son règlement intérieur est rédigé ou au moins signé par Decamps neveu en qualité d'« ex-président »³⁵. Le 28 mai 1791, il profite de la vacance laissée par un démissionnaire pour entrer au Directoire du Département du Nord, qu'il doit quitter par tirage au sort le 2 septembre³⁶. Decamps neveu multiplie trois mois durant les requêtes et les chicanes pour faire invalider cette élimination, jusqu'à faire appel d'une décision du ministre de l'Intérieur³⁷!

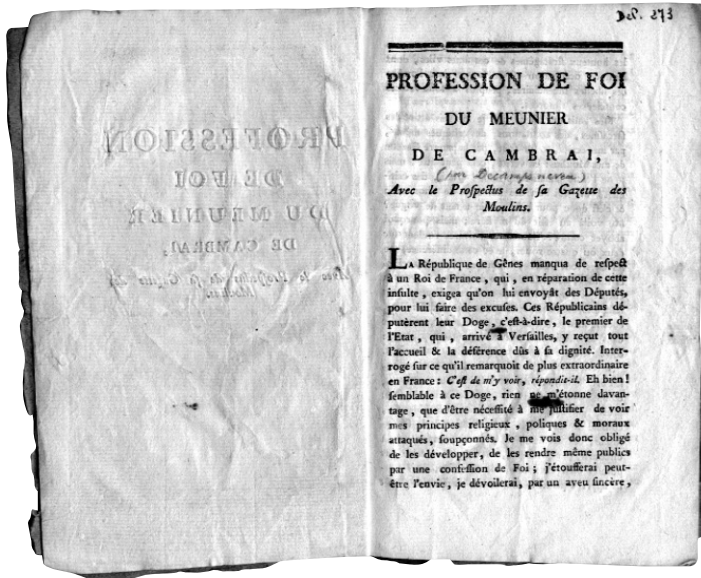
Le vent tourne. Dès 1792, l'avancement de l'instruction d'un procès qui l'oppose à un mauvais payeur et la levée d'un séquestre sur ses biens sont conditionnés à la preuve qu'un de ses fils n'a pas émigré³⁸. Arrêté le 3 septembre 1793, il fait partie des otages emprisonnés à Compiègne sur ordre du commissaire Joseph Le Bon et s'y trouve encore le 22 mai 1794³⁹. On perd ensuite sa trace jusqu'au Consulat. En 1801, il dédie à Bonaparte un important mémoire sur les moyens d'extirper l'indigence, en réponse à un concours académique dont il a vu l'annonce dans les journaux nationaux⁴⁰. Parallèlement, il adresse des pro-

positions agronomiques à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, dont au moins une fera son chemin dans les littératures spécialisée et vulgarisatrice du XIX^e siècle : protéger le blé des charençons en appliquant de l'oignon au sol⁴¹. En 1804, il écrit sa demande d'exorcisme. En 1807, une lettre à son cousin d'un notable cambrésien, Augustin Fliniaux, nous apprend que la maison de « Mr Descamp (sic) neveu, plus à plaindre qu'autre chose », sise rue de Selles est hypothéquée⁴². L'instruction du procès concernant l'arriéré du fermage des moulins dû à l'administration des domaines, successeur de l'archevêché, pour l'année 1790 s'interrompt en 1821, date à laquelle une lettre du maire de Cambrai atteste que Jacques-Louis Decamps neveu est décédé à Paris dans un état d'insolvabilité absolue et dans la plus grande indigence⁴³.

■ La culture d'un entrepreneur

Decamps neveu se flatte à plusieurs reprises de ne pas savoir le latin⁴⁴, ni le style⁴⁵. Son livre de raison comprend en revanche des passages en flamand et d'autres en espagnol, ce qui confirme ses liens avec Anvers, qui est alors une capitale de l'enseignement des langues étrangères⁴⁶. Même au regard des normes encore fluctuantes de son temps, Decamps neveu écrit mal le français : ni son orthographe, ni sa syntaxe ne sont stables ; son discours manifeste souvent un effort rhétorique maladroit. Sans doute lit-il un peu, et tout en incarnant la culture négociante qui est en passe de prendre le dessus sur les humanités traditionnelles⁴⁷. Il s'efforce de ne pas démeriter trop de la culture la plus légitime : ici il se pique de mythologie classique pour étayer une proposition économique⁴⁸, là il se fend de références bibliques ou hagiographiques (dont les sources ne sont pas toujours identifiables), et d'une citation, infidèle, du Dictionnaire de Pierre Bayle pour justifier sa demande d'exorcisme⁴⁹. À le lire, on l'imagine utilisant une compilation thématique sur tel ou tel thème dans l'esprit des dictionnaires des Lumières – sans que nous ayons su identifier une source bibliographique précise. Decamps neveu a en revanche une très bonne maîtrise de la comptabilité d'affaires. Le livre de raison de l'amidonnerie manifeste par exemple une maîtrise de la distinction entre capital fixe et capital roulant, un effort de

Decamps Neveu : entrepreneur, révolutionnaire, ensorcelé...



La profession de foi du Meunier de Cambrai, comprenant un prospectus de relance pour *La Gazette de Cambrai*.

formalisation des objectifs (presque un business plan), le seuil minimal de rentabilité d'opportunité étant fixé à 5 %, soit le rendement officiel de la rente publique⁵⁰. Mais ce qui caractérise le mieux notre personnage, à moins que cela ne caractérise son époque⁵¹, c'est son recours systématique à la voie judiciaire pour régler un litige. Les droits et les cours sont des éléments de son expérience quotidienne. Dans ce contexte, Decamps neveu écrit beaucoup, documente et oriente au jour le jour son avoué : « j'envoie à Monsieur Mallet une requête qu'on m'a signifiée hier le jour; je le prie de l'examiner et d'y répondre par un écrit étendu qui embrasse tout le passé et le présent que (sic). Conclure selon moi que cet homme veut me perdre, et que 1° [...] J'aurai l'honneur de vous voir demain matin pour cet effet, et vous souhaite le bon soir. Vous redresserai tout cela, il y a de quoi⁵². » D'affaire en affaire, contre son oncle, contre un rival, contre le Directoire du Département, contre l'État ou contre l'archevêché, il manipule les notions de diffamation, d'outrage, de concurrence déloyale, de faux témoignage, de vice de forme, de harcèlement... Cela dit, par ouvriers ou hommes de main interposés, la violence physique et verbale n'est jamais absente. De ce point de vue, la rue cambrésienne n'a rien à envier au Paris d'Arlette Farge⁵³. L'autre versant de la production écrite de Decamps neveu, on l'a vu, est constitué par un ensemble de mémoires traitant de

contre-productivité du protectionnisme douanier⁵⁵, nécessité d'une politique de crédit pour soutenir la croissance, nécessité d'une autonomisation du champ économique par rapport au champ politique (avec la création d'une nouvelle institution consulaire: la société de la prospérité, à la fois chambre et tribunal de commerce, hôtel des ventes public, opérateur de crédit...), pragmatisme économique par exemple sur la question de l'esclavage⁵⁶, tout en appelant de ses vœux un soutien de l'État par une politique « de grands travaux pour occuper la foule des bras inactifs⁵⁷ » ou d'aide au crédit⁵⁸. Le projet de 1801 acquiert une dimension utopique, avec la proposition de systématiser la « transmigration », soit la création par les villes de province de colonies jumelles – ainsi serait fondée « Cambrai d'outre-mer » – constituées d'indigents dotés d'une subvention initiale, et chargés naturellement de reverser une part de leurs extraordinaires bénéfiques à leur ville d'origine...

C'est dans le contexte de cette activité éditoriale qu'il faut replacer la création de la *Gazette des moulins*, annoncée le 14 juin 1791. La profession de foi de l'auteur, qualifiée de « longue et indigeste » par Eugène Bouly⁵⁹, développe le prétexte littéraire de la publication: le journal glanera les questions et remarques formulées par les paysans venus moudre leur grain, et les confrontera au propos éclairant d'un notable de la ville venu à leur rencontre. On retrouve ici une

sujets économiques. Le personnage s'inscrit en plein dans le boom éditorial de l'économie politique, issu du double mouvement de popularisation et de politisation des sujets économiques par les Physiocrates⁵⁴. Jusqu'à son nom d'auteur, le Meunier de Cambrai, fait écho aux Laboureur de Picardie (Condorcet), Négociant de Marseille, etc. Decamps neveu partage largement le libéralisme économique de son temps:

caractéristique d'un personnage qui évolue constamment à la lisière des univers rural et urbain. La publication, de prix modique, n'a pas de périodicité: « cette feuille ne sortira que toutes les fois que quelque objet intéressant fixera le Rédacteur⁶⁰. » Seuls quinze numéros paraîtront. On ne peut exclure, vu la chronologie, que cette publication ait servi de communication de campagne pour l'élection à la présidence du tribunal de commerce.

Enfin, le dossier Decamps neveu nous livre une information très riche sur la spiritualité d'un notable, qui confirme qu'au XIX^e siècle, religion et superstition sont, selon l'expression d'Eugen Weber, « les deux cotés d'une même pièce⁶¹ ». Le livre de raison, d'abord, comporte un « testament ». Le 1^{er} septembre 1772, à l'âge de 24 ans, l'amidonnier écrit: « Lors que je réfléchis sur cette vérité connue chez tous les peuples que rien n'est plus certain que la mort et de plus incertain que l'heure d'icelle, je pense que peut-être dans peu de temps je serai appelée au séjour éternelle...⁶² », pensée qui, en un temps où les donations pieuses déclinent, l'incite à dresser un état comptable à l'attention de ses héritiers, afin qu'ils puissent juger de la sincérité de sa gestion de fortune. Au-delà du topo classique de l'*ars moriendi*, il est certain que dans une société où la mort fait partie de l'expérience quotidienne, le sentiment du surnaturel est diffus: se plaignant le 9 ventôse an III qu'un de ses procès n'avance pas, Decamps neveu affirme qu'« il semble en un mot qu'une étoile ou planète contrariante inflûe sur les causes les plus simples et les plus courantes lors qu'il s'agit de lui⁶³ ». C'est dans ce contexte qu'il faut lire la longue requête en demande d'exorcisme adressée le 7 octobre 1804 aux vicaires généraux de l'Église du Nord. « Ce malheur, œuvre des Méchants, date à ce qu'il paraît de son mariage, c'est-à-dire depuis près de trente-deux ans. C'est de ce même moment qu'il se vit en bât, à troubles, procès, non réussite absolu, en toute ses entreprises – que durant ce laps de temps sa maison a notoirement été le séjour de paine et de douleur, en laquelle jamais il n'y a regné le moindre simptome de joie, de plaisir ou de satisfaction; maison en laquelle enfin les maladies les plus longues et les plus extraordinaires ont établies leur empire⁶⁴ ». Decamps neveu

Decamps Neveu : entrepreneur, révolutionnaire, ensorcelé...

reconnaît avoir, induit en erreur par des amis, eu recours à des charlatans. Il présente aussi que la sorcellerie n'est pas un thème à la mode – et pour cause, cela fait 150 ans que Jean-Baptiste Thiers a inventé les « superstitions » ; du côté de l'État, la charlatanerie est en passe d'être pénalisée – et développe donc un argu-

mentaire mi-juridique, mi-scolaire, visant à établir que « d'après cette réunion d'autorités l'on doit donc se persuader même comme créance de foy que la horde des méchants existe ».

C'est en réalité la dernière chicane du Meunier : un procès contre le destin. Les exorcistes ayant pour obligation de

détruire leurs archives, on n'en connaitra pas l'issue.

D.-J. B. et C. H.

David-Jonathan Benrubi, archiviste-paléographe, conservateur des bibliothèques, est directeur de la Médiathèque d'agglomération de Cambrai. Clotilde Herbert est responsable du Service d'histoire locale de la MAC. Elle est présidente de l'association Les Amis du Cambrésis et directrice de la revue *Jadis en Cambrésis*.

* Cette recherche n'aurait pu aboutir sans l'aide généreuse de notre collègue Michel Vangheluwe, conservateur aux Archives départementales du Nord. Qu'il en soit remercié !

1. Séance publique du 19 décembre 1926, dans *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, 74 (1927), p. 30.
2. Une collection des quinze livraisons de ce périodique est conservée aux Archives nationales (AD XX^a 246), mais est incommunicable. Nous avons pu consulter le prospectus réédité par Decamps neveu après la 12^e livraison. La médiathèque d'agglomération de Cambrai (MAC) conserve aussi une fausse affiche de vente (peut-être d'après original ?) de la publication, réalisée à l'occasion d'un spectacle scolaire du début du xx^e siècle consacré au célèbre Cadet-Roussel, qui fut le commis de la *Gazette*. Le titre de premier périodique cambrésien, décerné notamment par Bouly, repose sur le fait que le *Journal du Hainaut et du Cambrésis* est bien un journal valenciennois (Cf. M. Bougenières, *Un journal provincial à la veille de la Révolution française : le Journal du Hainaut et du Cambrésis...*, mémoire de maîtrise sous la direction de M. Jacques Bernet, U.V.H.C., 2002). Nous remettons à une date ultérieure une étude approfondie de la *Gazette des Moulins*.
3. Philippe Guignet, *Le pouvoir dans la ville au xviii^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 407.
4. MAC, Del. 8/18, p. 13.
5. *Société d'études de la province de Cambrai*, vol. 38-39, 1932, p. 658.
6. AD Nord, L 12. 457. Grand livre de raison de la manufacture d'amidon établie le 1^{er} février 1768, fol. 3 et 4. « Compte courant du Sieur Louis Decamps neveu avec son oncle ». Bien plus tard, les fonctionnaires des aides, voulant prouver que Decamps neveu n'a pas pratiqué antérieurement à un arrêt du Conseil du 10 octobre 1771 stipulant que tout nouvel entrant doit demander autorisation préalable (ce que Decamps neveu n'a pas fait), disent connaître un acte notarié par lequel l'oncle cède son amidonnerie au neveu le 22 février 1772 (Archives nationales, G2 184/18. Lettre d'Aubry à Mairon du 29 août 1785). Il s'est effectivement passé quelque chose à cette date, puisque le livre des comptes a été actualisé le 22 février 1772.
7. Christophe Dieudonné, *Statistique du département du Nord*, t. II, Douai, an 12 (1804), p. 172-173.
8. Pierre-Denis Boudriot, « Essai sur l'ordure en milieu urbain à l'époque pré-industrielle », dans *Annales. HES*, 7/2 (1988), p. 270-271.
9. *Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790*, F. Deligne, 1907, p. 305. Ce dossier a été détruit avec le reste des archives communales durant la Première Guerre mondiale.
10. AD Nord, L 12. 457. Grand livre de raison... , p. 54 et surtout 83-84.
11. Archives nationales, G2 184/18.
12. Sur cette affaire de contrebande, Abel Berger, « Notice sur le lieu de réunion et d'exercices de la Compagnie des Canonnières au xviii^e siècle », dans *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, 40 (1883), p. 161-175. Une étude approfondie du dossier C 18642 des Archives départementales du Nord reste à réaliser.
13. Cf. séance du 30 avril 1790 dans les procès-verbaux du comité d'agriculture et de commerce, consultables dans l'édition de F. Gerbaux et C. Schmitt (1906), vol. 1, en ligne (<http://archive.org/details/procsverbauxde03gerbuoft>).
14. C'est ce qu'affirme le neveu dans une de ses plaidoiries manuscrites : MAC, Del. 8/20, p. 2. « A peine l'oncle se vit il deschargé du pas ou son fiel l'avait jetté qu'il forma ou etably une fabrique d'amidon et fy si bien que lui et ses ouvrié enleva les principaux accoutumé et principal pratique de la son neveu et a lui connue par confidence que le neveux lui en avaix fait », trahison à laquelle le neveu répond : « le neveu par la meme raison prevoiant bien qu'il pourray s'aider a la vie par ce commerce, il entreprix de faire lever des cendres de Hollande, commerce en qu'il avaix été destinée de ses plus jeunes ans. »
15. « On en fait depuis un commerce très considérable dans l'Artois, le Hainaut et le Cambrésis, et dans une partie de la Haute Picardie, où le prix et l'éloignement des cendres ont empêché que l'emploi n'en devint plus commun », *Encyclopédie, ou Dictionnaire des arts et métiers*, article « Houille », volume 8 de la première édition, 1765.
16. MAC, Del. 8/17-20.
17. Decamps neveu est condamné en appel dans une affaire d'endossement par le Parlement de Flandres, le 7 avril 1784, Cf. Joseph-Nicolas Guyot, *Répertoire universel de jurisprudence civile, criminelle, canonique et bénéficiale*, t. IX, Paris, 1786, p. 145-146.
18. AD Nord, C 16087. Lettre de Decamps neveu au président et députés des États du Cambrésis.
19. AD Nord, 5 G 395. La table des pauvres de Sainte-Croix de Cambrai contre Decamps neveu, fermier des moulins de Selles.
20. MAC, Del. 121/78-80 et 90-91 (pièces relatives à l'acquisition des moulins par Decamps neveu). AD Nord L 6358, procès-verbaux des délibérations du conseil du district de Cambrai, fol. 205 (remise en vente des moulins). AD Nord, 1Q1172/37 : dossier comprenant un arrêté du 23 prairial an X du Consulat de la République confirmant l'acquisition des moulins par Decamps neveu, mais aussi des documents postérieurs montrant que l'affaire est encore en cours dans les années 1810-1820.
21. M. Merlin, « Loyers et fermages », dans *Supplément au recueil alphabétique des questions de droit qui se présentent le plus fréquemment dans les tribunaux...*, t. II, Paris, Garnery, 1810, p. 534-556.
22. « À Cambrai, le monde des décideurs économiques était en revanche médiocre [...] La médiocrité de la marchandise à Cambrai masque l'essentiel : dans cette cité, l'élite est d'abord liée à l'offre de services non économiques, la cléricature, la robe... », Sylvain Vigneron, *La pierre et la terre : Le marché foncier et immobilier dans les dynamiques sociales du Nord de la France aux xvii^e et xviii^e siècles*, Lille, Septentrion, 2007, p. 47.
23. « Ce projet émane ou est analogue en tout à celui que j'ai adressé en 1780 au ministre des Finances, sous le titre de Lombard en bien-fond ou Bureau de crédit... », dans *Point de vue sur le commerce et les manufactures françaises [...] dédié aux bons citoyens du Nord*, Cambrai, Berthoud, 1790, p. 85. Nous n'avons pas localisé d'exemplaire de la publication de 1780.
24. *Cahier des plaintes, doléances, remontrances, et très humbles supplications des habitants composant le Tiers État de la ville de Cambrai, rédigé par les Commissaires nommés, sur les Cahiers qui leur ont été remis et qu'ils entendent être faites au Roi et aux États Généraux*, Cambrai, S. Berthoud, 1789.

Decamps Neveu : entrepreneur, révolutionnaire, ensorcelé...

25. Jacques-Louis Decamps neveu, *Analyse abrégée d'un écrit intitulé Mémoire sur l'importation du charbon de Mons en France*, Douai, 1790, p. 8.
26. AD Nord, L905/26.
27. MAC, Del. 2/3. Decamps neveu, président, et Leriche, secrétaire, *Ordre du jour de l'Assemblée patriotique sur l'acquisition des biens du clergé*, Berthoud, [13 juin] 1790.
28. *Coup d'œil sur la ville de Cambrai et son district au département du Nord dédié aux Augustes représentants des Français*, 2^e éd., Douai, 1790. Après avoir appelé le génie de la France à présider à la composition des instances départementales, l'auteur conclut en note : «les personnes qui connaissent ma façon de penser et mes occupations apprécieront sans doute que mon patriotisme seul me fait écrire, et certainement point aucune vues, ni intérêt personnel...», p. 33.
29. Procès-verbaux du comité d'agriculture et de commerce des 16 et 28 novembre 1789, 30 avril, 10 mai, 16 juin, 8 octobre et 3 décembre 1790, consultables dans l'édition de F. Gerbaux et C. Schmitt (1906), en ligne (<http://archive.org/details/procsverbauxde03gerbuoft>)
30. A. Le Glay, «Notice sur les archives du Département du Nord», dans Demeunynck et Devaux (dir.), *Annuaire statistique du département du Nord*, 11^e année, Lille, 1839, p. 57.
31. Fernand Créteur, *Tribunal de commerce de l'arrondissement de Cambrai. Notice historique depuis 1791*, Cambrai, H. Lefebvre, 1927, p. p. 41-42. Les archives du tribunal de commerce sont perdues.
32. *Méditation utile, ou, L'a-propos du moment dédié à la nation française, et présenté à l'Assemblée nationale*, Douai, Derbaix, 1791.
33. Jean-Marie Taisne, «L'organisation judiciaire à Cambrai sous la Révolution», dans *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai*, 100 (1989), p. 43.
34. Information communiquée lors d'une séance publique de la SEC par F. Créteur, «Séance publique...», loc. cit., p. 31.
35. A. Pastoors, *Histoire de la ville de Cambrai pendant la Révolution 1789-1802*, Cambrai, O. Masson, 1908, vol. 1, p. 164.
36. Georges Lefebvre, *Documents relatifs à l'histoire des subsistances dans le district de Bergues pendant la Révolution*, Lille, 1914, p. 150-151.
37. Patrick Schulz, *La décentralisation administrative dans le Nord, 1790-1793*, p. 57-59.
38. AD Nord, 1Q1039/42. Litige entre Decamps neveu et Germain Lessieux pour le paiement au premier d'arriérés au titre de la mouture de grains.
39. A. Pastoors, *Histoire de la ville de Cambrai pendant la Révolution...*, op.cit., p. 425.
40. «Le prix était une médaille d'or de 2000 francs, mais on avait leurré le public», dans *Dissertation morale et politique...*, op.cit., p. 9.
41. Voir par exemple *Bulletin du Musée de l'industrie de Belgique*, t. 30 (1856), p. 39-40, ou A. Armengaud, *Publication industrielle des machines, outils et appareils...*, t. IX, Paris, 1860, p. 289, ou encore A. Chevallier, *Les secrets de l'industrie et de l'économie domestiques mis à la portée de tous...*, Poitiers, 1860, p. 45-46 qui attribuent rétroactivement cette découverte à Decamps neveu.
42. MAC, Del. 8/123 et 8/127, lettres de Fliniaux à son cousin Caudron, 31 juillet et 4 juin 1807.
43. AD Nord, 1Q1172/37. Lettre du 3 juillet 1821
44. «Je suis Meunier, je ne connais point le latin, je n'ai pu par conséquent lire les anciens Pères...», Jacques-Louis Decamps neveu, *Réflexions d'un meunier sur la juridiction territoriale des évêques*, janvier 1791, Cambrai ou Douai?, p. 1.
45. «Le Meunier, le Portefaix, l'Artisan et le Laboureur peuvent, comme d'autres écrivains, à la différence du style près, parler religion, politique et morale, comme le théologien, le ministre et le philosophe ; ces derniers, il est vrai, ont appris à discourir, à pérorer, à faire des phrases bien cadencées, bien fleuries ; mais ont-ils appris à penser?», *Profession de foi du Meunier de Cambrai avec le prospectus de la Gazette des Moulins*, p. 3.
46. Pierre Jeannin, «La profession de négociant entre le XVI^e et le XVIII^e siècle», repris dans *Marchands d'Europe*, Paris, ENS, 2002, p. 288.
47. François Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe XVI^e-XX^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1998.
48. Pour argumenter son projet colonial, il convoque la Toison d'or, les Phéniciens, Ézéchiél..., *Dissertation morale et politique sur les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la République française*, Cambrai, 1801, p. 17-18.
49. MAC, Del. 8/16, p. 2. Après avoir cité la condamnation de la sorcellerie par Moïse (Exode, XXII, 18), il ajoute : «Saul n'ordonna-t-il pas l'exécution de cette loi à la rigueur, quoi qu'en après (sic) il la transgressa lui-même en allant évoquer le secours et la puissance de la pithonisse...?», et de citer une anecdote (un exemplum?) selon laquelle Philippe le Hardi, en 1282, aurait interdit en tournoi l'usage d'objets magiques. Il cite l'article du Dictionnaire de Bayle sur l'affaire de Loudun en le détournant de son contexte : «il est certain que les philosophes les plus incrédules et les plus subtils ne peuvent n'être pas embarrassés des phénomènes qui regardent la sorcellerie» (Bayle, Dictionnaire, «Urbain Grandier», t. I, part. 2, Rotterdam, 1697, p. 1282 – les phrases suivantes indiquent pourtant que la seule sorcellerie utilisée par Grandier relève de sa beauté physique...).
50. Le livre de raison mériterait sans doute une monographie détaillée. Dans l'attente, j'adresse tous mes remerciements au Pr Yannick Lemarchand (Université de Nantes), spécialiste d'histoire économique, pour son aide à distance dans l'interprétation des tableaux comptables.
51. «La chicane sera donc toujours la ressource du défendeur», dit à son sujet un avoué de la Table des pauvres (AD Nord, 5G365). S'agit-il d'un fait de société? Cf. Benoît Garnot, *Questions de justice. 1667-1789*, Paris, Belin, p. 6-7.
52. MAC, Del. 8/18, p. 4.
53. Arlette Farge (dir.), *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1992.
54. Jean-Claude Perrot, «Nouveauté : l'économie politique et ses livres», dans R. Chartier et H.-J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. II, Le Livre triomphant, Paris, 1990 (1984), p. 298-327.
55. Administrateur du Département, il intervient dans la querelle déjà ancienne entre les Mines d'Anzin et les importateurs de charbon belge, il demande un libre échange généralisé – «mon système invariable, qu'il faut opposer l'industrie à l'industrie, talent contre talent...» – dans l'intérêt du consommateur et pour éviter la déforestation de l'Avesnois (*Analyse abrégée d'un écrit...*, op. cit). Ce faisant, Decamps neveu et le Département reprennent une revendication ancienne des États d'Artois et des États du Cambrésis. Cf. E. Grard, *Histoire de la recherche, de la découverte et de l'exploitation de la Houille...*, t. I, Valenciennes, 1847, p. 351-353.
56. «Les Français ne peuvent ni ne doivent abandonner la traite des Nègres que dans la seule condition que toutes les nations conviennent de la condition», dans *Dissertation morale et politique...*, op. cit., p. 26.
57. *Ibid.*, p. 4.
58. *Point de vue sur le commerce et les manufactures françaises...*, op. cit., p. 44-45.
59. Eugène Bouly, *Dictionnaire historique de la Ville de Cambrai*, article «Journaux et publications périodiques», p. 271.
60. *Profession de foi...*, op. cit., p. 17.
61. Eugen Weber, «Religion and Superstition in Nineteenth Century France», *The Historical Journal*, 31/2 (1988), p. 399. La bibliographie générale sur ce sujet est trop longue pour être rappelée. Indiquons, pour le Cambrésis, la «Notice historique sur Beauvois», SEC, 32/1 (1872), p. 388-399, qui consacre un long développement aux croyances populaires.
62. Livre de raison, p. 85.
63. AD Nord 1Q1172/37.
64. MAC, Del. 8/15, p. 1.

L'école au temps de Jules...

par Bernard Langlois

À la suite d'un billet paru dans Politis¹, nous avons demandé à Bernard Langlois, un ancien de l'E.S.J., d'évoquer une figure mythique du journalisme lillois, Jules Michelot. Il a bien voulu nous répondre, égrenant quelques souvenirs de jeunesse, du temps où il fréquentait l'E.S.J.

Jules Michelot, personnage mythique, est directement inspiré d'une personne réelle, qui fut le condisciple, au collègue de Nantes où ils avaient ensemble mené à bien leurs études secondaires, de trois étudiants de l'E.S.J. des sixties (promo 40). J'étais un des trois².

À Nantes donc, quand nous l'avons côtoyé de la seconde à la philo, ce garçon, de tempérament ronchon, avait une expression favorite qu'il sortait à chaque contrariété: «Pff! Tous des cons!». Il ne s'appelait pas Michelot, mais Micheneau, ne se prénomait pas Jules, mais Gilles. Et nous (la «trinité nantaise», comme nous avait surnommé Maurice Deleforge, alors directeur des études), débarqués boulevard Vauban où la vénérable Catho abritait alors l'E.S.J., avons par jeu repris l'expression en gimmick: «Tous des cons, comme dirait Micheneau!». ».

La rengaine fit florès, à l'École et aux abords, dans ce Cercle des étudiants de la rue Meurein, où les apprentis journalistes avaient leurs aises avec leur pitance (et quelques admiratrices fournies en nom-

bre par la fac de Lettres, notamment). La transmission orale lui valut, comme c'est souvent le cas, la légère déformation avec laquelle Gilles Micheneau, devenu Jules Michelot, est entré dans l'Histoire! Le mythe (soigneusement nourri par nos soins), prit de l'ampleur. *La Voix du Nord* de l'époque, où nous avions quelques accointances et pas mal d'anciens, ne manquait pas de citer Michelot en bas de la liste des personnalités qui «honorait de leur présence, etc.». Michelot superstar! Et sa devise, devenue gimmick: «Tous des cons, comme dirait Michelot!». Nous en avons fait le modèle des journalistes, l'homme présent sur les coups avant tout le monde. Il avait dépouillé la presse dès l'aube, de *l'Herald Tribune* au *Petit Bleu des Côtes-du-Nord*; était au courant de tous les potins, le roi du «Kibèzeki», incollable sur les rumeurs d'alcôves et/ou de cabinets, et voyait venir sans coup férir le moindre remaniement ministériel ou la prochaine dévaluation du franc. Était-il vivant ou mort, d'aujourd'hui ou d'hier? Il était de toujours. Nous avons, en grande pompe et joyeuse procession,

inauguré son buste dans un recoin des facultés et vissé la plaque de l'impasse Jules-Michelot (qui menait aux cagoinces)... Et, pour l'occasion, posé un peu partout sur les murs des couloirs des affichettes qui nous paraissaient alors d'un humour irrésistible: «J'étais sur le radeau de la Méduse», nous déclare Jules Michelot», ou «Jules Michelot affirme: "Kennedy, c'est un suicide!"», ou encore: «Exclusif: "Jeanne d'Arc m'a tout avoué avant son supplice: elle était la maîtresse de l'évêque Cauchon", *Les révélations de Jules Michelot*», ou «*De Gaulle reconnaît: "Mon seul vrai rival, c'est Michelot!"*», etc. Il y en avait comme ça plusieurs dizaines. Ah, monsieur, c'est qu'on savait rigoler, à l'époque!

Mais quel genre d'étudiants étions-nous, pour nous livrer à ce genre de facéties, à ces blagues de potaches?

Des potaches, justement. Je crois que la grande différence entre nos promos (années soixante, donc) et celles d'aujourd'hui est que nous étions encore, pour la plupart, des gamins. On passait le concours au sortir du bac, quand les étudiants d'aujourd'hui ont deux ou trois ans de fac derrière eux. Nous découvrions la vie estudiantine en même temps qu'une liberté toute neuve, tout juste échappés que nous étions d'un nid familial souvent lointain et où nous ne revenions que rarement, deux ou trois fois l'an (sauf pour les régionaux de l'étape, souvent plus contraints). Nous vivions en

Bernard Langlois



Retrouvez le blog de Bernard Langlois sur www.politis.fr

Bernard Langlois fait ses premières armes au *Dauphiné libéré* en juillet 1963, quelques mois avant d'entrer à l'École supérieure de journalisme de Lille.

Puis il est, tour à tour, reporter à *La Vie catholique illustrée* (de 1966 à 1968), reporter-présentateur radio à Europe 1 (de 1968 à 1970), présentateur du JT Télé-nuit à TF1 (de 1971 à 1972), rédacteur-en-chef de *Tribune socialiste*, l'hebdomadaire du PSU (de 1972 à 1974), journaliste indépendant (de 1975 à 1977), puis éditorialiste au *Matin de Paris* (de 1977 à 1981).

En 1981 il devient présentateur du JT d'Antenne-2-midi, jusqu'au 14 septembre 1982, jour où, pour avoir mis en balance deux décès appris le même

jour, ceux de Béchir Gemayel, qui venait d'être élu président de la République du Liban, et de Grace de Monaco, dans l'éditorial qui, à l'époque, ouvrait le journal de la mi-journée, il est privé de journal. Il est alors renvoyé promptement.

Il sera ensuite producteur et animateur de l'émission Résistances (A2) de 1983 à 1986. Il participe, en 1988, à la création de l'hebdomadaire *Politis* (gauche antilibérale), en association avec Michel Naudy et Rémy Galland. Il en est directeur de 1989 à 1999. Il y tient un «Bloc-notes» jusqu'à la fin janvier 2010. En février 2010, il ouvre son blog sur le site Internet de *Politis*. Il est membre fondateur d'ATTAC.

(D'après Wikipédia)

De nouvelles précisions sur L'Indépendance

bande, squattant quelques immeubles dans le Vieux Lille pas encore refait, où à Wazemmes, que nous nous repassions d'une année sur l'autre. Nous avions, jusqu'à l'inconscience, l'insouciance au cœur, avec la «déconnance» (rime riche), ce qui valut quelques déboires à ma promo qu'il vaut mieux oublier: Jules Michelot servit aussi à cela, panser, dans la rigolade, quelques plaies d'un bizutage calamiteux... Avec lui naissait aussi la «chorale mondaine» («Lorsque refléurit l'aubépine, pine, pine...») et le «Bal à Jules» qui fut, je crois, remis à l'honneur à l'occasion du cinquantenaire de l'École.

Bref, nous nous amusions beaucoup, vivions beaucoup la nuit, fréquentions assidûment les divers «zinzins» des écoles adjacentes (Ah! Celui des infirmières...), étions d'insatiables cinéphages, sinon toujours des cinéphiles: années Godard, Fellini, Antonioni, plus Walsh au Ciné Club (avec Simsolo, salut Noël) certes, mais aussi Pouic-Pouic, les débuts de Louis de Funès...). Nous animions la Catho de nos chahuts improvisés mais aussi de spectacles théâtraux soigneusement répétés (Lorca, Euripide,...) et avec ces soirées du Cercle (où débutèrent Julos Beaucarne, Bertin, Didier Levallet...).

Nous travaillions aussi. Un peu. Surtout les mardis soir, après le ciné, pour réviser la matière en contrôle du mercredi... Fumistes, va!

Nous vivions une époque formidable: sans le sou, pour la grande majorité (il fallait bien, quelques nuits, aller décharger des cageots aux Halles), mais sans angoisse dans les jeux amoureux (pas de Sida) ni dans l'avenir, qui ne pouvait être que radieux (pas de chômage). Et ça aussi, ça fait une sacrée différence. Enfin, j'imagine...

Bernard Langlois

Après l'article que nous avons consacré à L'Indépendance, journal édité à Hesdin en 1941 (voir L'Abeille n° 18), Mme Wacquet, fille de l'imprimeuse du journal, souligne quelques erreurs commises dans notre étude. Ce n'est pas Marcel Fréville, mais Georges Antoine qui imprimait des tracts à la ronéo dans la cave de l'imprimerie familiale. Ce n'est pas l'inspecteur Bachelet qui arrêta Mme Andrée Patoux: il en donna seulement l'ordre. Enfin le camp d'Aichach (Bavière), où les déportés de Breslau (Silésie) avaient été transférés dans des conditions atroces, à l'approche de l'armée soviétique, fut libéré par l'armée américaine.

■ Vincent Frère également imprimeur

Par ailleurs M. Noël Devos, président du conseil de surveillance de L'Indépendant du Pas-de-Calais, nous a appris que son beau-père, Vincent Frère, avait, lui aussi, imprimé L'Indépendance. Il joint à sa lettre un article nécrologique paru, lors du décès de M. Frère, dans L'Indépendant du Pas-de-Calais daté du 20 décembre 1966, dont nous nous faisons un devoir de donner quelques extraits:

«Vincent Frère, né à Fleurbaix le 23 octobre 1900. Son père était facteur à Fleurbaix, commune toute proche du front pendant la Première Guerre mondiale. Il resta à son poste jusqu'en avril 1918, date à laquelle il dut évacuer lors de l'ultime offensive ennemie; il perdit un œil lors de cette évacuation. Son courage lui valut la Légion d'honneur. Un frère de Vincent avait été gazé mortellement lors de la bataille de l'Yser en juillet 1917. La commune a été, comme beaucoup d'autres dans cette région, particulièrement marquée par les violents combats du front ouest. Le village est longtemps resté aux mains des Britanniques avant de tomber aux mains des soldats allemands, avant d'être libéré en septembre 1918. Après la guerre, Fleurbaix fut classée "zone rouge": l'agriculture y fut interdite aussi longtemps que les mines et les obus qui parsemaient les champs et les prés ne furent pas neutralisés, et les cadavres rassemblés dans les quatre cimetières militaires établis sur le territoire de la commune pour les Britanniques, un cimetière allemand étant établi à Laventie, une commune limitrophe.

Le jeune Vincent Frère vécut donc une partie de son enfance sur la ligne de front. Il tira de ces expériences un ardent désir de se consacrer à la défense de sa patrie, et aux œuvres sociales. Il termina son service militaire avec le grade de lieutenant, et, rentré à Fleurbaix, il prit en main la société cantonale de préparation militaire, et fonda l'école des sous-officiers de réserve, tout en multipliant ses activités associatives et sociales.

En 1936, il fonda à Laventie une imprimerie. En 1939, mobilisé, il se voit confier le commandement de la 1^{re} compagnie d'instruction, composée d'apatrides d'origines russe et arménienne. M. Frère combat sur la ligne Maginot, sur la Somme, fait retraite avec l'État-major de la 10^e armée au-delà de la Loire. Démobilisé, il rejoint Laventie, malgré l'interdiction faite aux officiers de rejoindre la zone interdite. Il entre en résistance, et rejoint les Francs-tireurs et partisans dès la création de ce mouvement, fin 1941. Sortiront de son imprimerie des tracts incitant les mineurs à la grève, L'Indépendance, plusieurs numéros de La Voix du Nord et du Nord libre: plus de trois tonnes de papier furent employées pour des tracts, des affiches et des journaux au profit de la Résistance. Cette activité n'était bien entendu pas sans danger. Les journaux et les tracts étaient envoyés à des adresses fictives de bouchers et d'épiciers sous la couverture "papiers d'emballage". Déposés en gare de Laventie, les paquets étaient récupérés par un cheminot, Dubois, en gare de Béthune. Découvert, ce dernier fut arrêté; déporté, il ne revint pas. Une perquisition eut lieu à l'imprimerie de

1. Nach Berlin! <http://www.politis.fr/Nach-Berlin,8676.html>

2. Le deuxième, Jean-Paul Chailleux, fut longtemps un proche collaborateur d'Hervé Bourges sur RFI, puis poursuivit sa carrière sur FR3; quant au troisième, Loïc Hervouët, faut-il présenter l'ex-directeur de l'École au tournant du siècle?

De nouvelles précisions sur L'Indépendance

Laventie. Mais M. Frère avait été prévenu par le chef de la gendarmerie, et il eut le temps de faire disparaître les compositions compromettantes dans une citerne. Pour diminuer les risques, M. Frère installa une deuxième imprimerie à Fresnes-sur-Escaut. En mars 1943, M. Frère s'engagea dans le réseau de renseignement Hunter Nord, qui fournit notamment aux alliés les plans du port de Dunkerque et l'emplacement des rampes de lancement de VI installés dans la forêt de Nieppe.

Après la Libération, M. Frère acheta le matériel d'une école syndicale de Lille et en fit profiter des militants syndicaux anciens résistants ; grâce à cette aide, ces derniers purent fonder à Lens l'Imprimerie centrale (qui existe toujours). Le 24 octobre 1945, M. Lefebvre du Prey¹ lui confie la direction et la gérance de *L'Indépendant du Pas-de-Calais*, dont le directeur était traduit en justice pour avoir imprimé à la demande du maire de Saint-Omer *Le Bulletin audomarois*, bulletin d'information pratique. M. Frère, quoique dirigeant trois imprimeries, sut rétablir les finances de l'entreprise, qu'il accrut en ouvrant une librairie au siège du journal, et en y ajoutant... une chapellerie. Le 31 décembre 1965, Vincent Frère prit sa retraite, laissant la gestion de *L'Indépendant du Pas-de-Calais* à ses gendres, MM. Noël Devos et Lucien Gallet, et à ses filles. Il se consacra alors à ses chères associations : Association des anciens combattants du front, Mutuelle des anciens combattants, Association des personnes âgées de Saint-Omer... M. Frère est décédé à Saint-Omer le 17 décembre 1966, à l'âge de 96 ans.»

Cet article apporte la preuve de l'importance de l'action de Vincent Frère dans le domaine de la presse résistante. En ce qui concerne notre propos, il souligne que,

comme Mme Patoux, il a imprimé *L'Indépendance*. Ce complément d'information indispensable à la vérité historique ne résout pas un petit problème : les exemplaires de *L'Indépendance* sortis des deux imprimeries sont rigoureusement identiques. Non seulement pour le texte, ce qui pourrait se comprendre aisément, mais aussi pour la composition. Une seule explication est donc possible : les formes ont été transportées d'une imprimerie à l'autre, sans qu'on sache pourquoi. Les protagonistes étant, hélas

tous décédés, ce mystère restera inexplicé, à moins de nouveaux témoignages.

Bernard Grelle

1. Edmond Lefebvre du Prey (Saint-Omer, 11 octobre 1866-Paris, 14 janvier 1955). Avocat, il se fait élire à l'Assemblée nationale en 1909. Il y siégera jusqu'en 1927. Il entre au Sénat en 1927, et y restera jusqu'en 1944. Il sera plusieurs fois ministre (de l'Agriculture, de la Justice et des Affaires étrangères).

Noël Devos

Membre de la Société des Amis de Panckoucke, Noël Devos suivait avec beaucoup d'attention nos travaux. Nous nous apprêtions à publier quelques informations complémentaires sur le journal clandestin *L'Indépendance* qu'il avait bien voulu nous communiquer quand nous avons appris sa mort. En guise d'hommage, nous voudrions rappeler brièvement la carrière de ce journaliste et patron de patron.

Président du conseil de surveillance de *L'indépendant du Pas-de-Calais*, Noël Devos a débuté sa carrière de journaliste à *La Croix du Nord*. C'est en 1958 qu'il arrive, comme rédacteur en chef, dans le périodique de l'Audomarois dont son beau-père, l'imprimeur Vincent Frère, est président du Conseil d'administration. Pendant plus de vingt ans, il est le seul journaliste d'un bihebdomadaire, dont il assure rapidement le développement, avant d'être rejoint par un ancien de *Nord Matin*, Robert Bernard.

Nommé président de *L'Indépendant* en 1965, il transforme profondément le journal avec un changement de périodicité et

de format, une évolution de ligne éditoriale avec la priorité donnée à l'information locale, il le dote de nouveaux moyens techniques et l'installe dans de nouveaux locaux à Longuenesse. De 1 000 exemplaires en 1958, le tirage de *L'Indépendant* atteint 12 000 en 1979 et approche aujourd'hui les 20 000 exemplaires. Sous son impulsion, *L'Indépendant* se dote également, en 1989, d'une filiale lui permettant de diffuser *Metro-polys* puis *Nostalgie*.

Ce succès ne pouvait qu'intéresser les grands groupes de presse. Et en 1995, lorsque des associés vendent leurs parts, *La Voix du Nord* devient actionnaire minoritaire de la SA *L'Indépendant*. Cependant, *L'Indépendant du Pas-de-Calais* reste aujourd'hui encore une entreprise familiale dirigée par la fille de M. Devos, Mme Valérie Serbourdin-Devos.

Jusqu'à ce que la maladie ne l'en empêche, M. Devos continua à exercer son métier de journaliste, livrant aux lecteurs de son journal son « point de vue » et des chroniques historiques.

La disparition de René Rodrigo

René était toujours le premier à payer sa cotisation à l'association. Bien avant que notre vice-président ait lancé un appel aux adhérents. Homme de fidélités, il le fut à *L'Abeille* depuis son lancement. Il y contribua même avec un article sur le journal de quartier des Bois Blancs à Lille.

René Rodrigo est mort le 22 février à Lambersart. Journaliste à *La Voix du Nord*, il a, pendant de nombreuses années, marqué

de son empreinte la chronique judiciaire du quotidien nordiste. Né dans la Nièvre, après des études à Paris, il avait débuté sa carrière à *Ouest-France*, puis il avait travaillé au *Parisien libéré*. Arrivé à Lille en 1964, il devait travailler à *La Voix du Nord* jusqu'en 1992. En dehors de la chronique judiciaire, René Rodrigo avait exploré bien d'autres domaines.

Bibliographie

de la presse régionale

La Société des Amis de Panckoucke poursuit sa publication d'une bibliographie sur la presse du Nord et du Pas-de-Calais. Bernard Grelle est chargé de cette rubrique. Transmettez-lui les références que vous découvrirez (grellebernard@wanadoo.fr, ou à Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare Wambrechies).

Soyez précis : auteur(s), titre de l'ouvrage (ou de l'article), lieu de publication et éditeur, (ou périodique dans lequel vous avez trouvé ces renseignements), date et page(s), illustrations, etc. N'omettez pas de préciser de quel journal, magazine, revue il est parlé dans ce livre ou cet article, si ce renseignement n'apparaît pas clairement dans le titre, et le lieu d'édition du périodique. N'hésitez pas à joindre un commentaire explicatif.

GÉNÉRALITÉS SUR LA PRESSE RÉGIONALE

- Albert, Pierre, «La fin du monopole postal et la diffusion de la presse», *L'Abeille*, n° 18, septembre 2011, p. 14
- Allard, Pascal, «Presse locale et régionale: un trésor est caché dedans : [Dossier]», *Eulalie, la revue*, mai 2012, p. 39-43; Allard, Pascal, Visse Jean-Paul, «Explorateur de mémoire», p. 40-41; Bulckaen, Géraldine, «Plus d'un siècle de journaux roubaisiens et tourquennois»; «Ouvrez les oreilles aussi!», p. 42; «La presse à la une», p. 43; «*La Voix du Nord* à l'exemple de *Ouest-France*?», p. 43; «Les canards barbotent à Proville», p. 43, *Eulalie: la revue*, n° 12, mai 2012
- «Audience de la presse quotidienne régionale: *La Voix du Nord* prend la deuxième place», *La Voix du Nord*, 25 mars 2012, p. 8
- {Exposition internationale de Roubaix}; Waret, Philippe, «Roubaix, ville de presse en 1911: la presse dans l'Exposition internationale du nord de la France», *L'Abeille*, n° 18, septembre 2011, p. 15-16
- Martin, Marc, «La presse départementale», *La Civilisation du journal: histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éd., 2011, p. 497- 513
- «Presse locale et organisation territoriale: la presse hebdomadaire régionale», *Annales de géographie*, 2001, n° 619, p. 284-302
- Watine, Thierry, Beauchamp, Michel, «La nouvelle responsabilité sociale des médias et des journalistes: synthèse des travaux du groupe de réflexion Norsom», *Les Cahiers du journalisme* (Lille, Centre de recherche de l'École supérieure de journalisme de Lille), décembre 1976, n° 2, p. 108-125 (Norsom: groupe de réflexion créé par le Centre de recherche de l'École supérieure de journalisme de Lille)
- {Presse institutionnelle Nord Pas-de-Calais}; Henry, Pierre, «Tous "Magazine" ?», *L'Abeille*, n° 21, septembre 2012, p. 18
- {Presse Nord Pas-de-Calais}; Visse, Jean-Paul, «Une presse magazine en région?», *L'Abeille*, n° 21, septembre 2012, p. 1
- {Presse Nord Pas-de-Calais}; Visse, Jean-Paul, «Le Nord en images et en couleurs», *L'Abeille*, n° 21, septembre 2012, p. 1-6

Histoire de la presse du Pas-de-Calais

- Mentel, Frédéric, «La presse socialiste, un vecteur de propagande essentiel l'exemple du canton de Fauquembergues de 1945 à 1970», *Bulletin historique du Haut-Pays*, n° 76, 2010, p. 98-114

Conservation

- {La Voix du Nord, numérisation}; Cormier, Benjamin, «Quand *La Voix du Nord* numérise 65 ans de son histoire sur un disque dur», *La Voix du Nord*, 4 avril 2012, p. 35

Distribution

- Ternisien, Xavier; «Les kiosquiers auront désormais leur mot à dire sur l'offre de presse qu'ils proposent», *Le Monde*, 23 février 2012, p. 14
- «Petit guide juridique à l'usage de la police municipale», *La Brique*, n° 22, mai-juin 2012, p. 13

Écoles de journalisme

- {E.S.J. Lille}; Fasquelle, Stéphane, photos Patrick James, «Les étudiants de l'E.S.J. font vivre un site internet et renouent avec les quartiers», *La Voix du Nord*, 29 janvier 2012
- {E.S.J. Lille}; Lécuyer, Jules, «L'École de journalisme de Lille, en déficit, se donne 60 jours pour un ultime plan de crise», *La Voix du Nord*, 8 avril 2012, p. 9
- {E.S.J. Lille}; «L'E.S.J. s'allège pour retrouver l'équilibre», *La Voix du Nord*, 8 juin 2012
- {E.S.J. Lille}; «E.S.J.: six départs, ultime mesure d'un sauvetage budgétaire?», *La Voix du Nord* (éd. métro), 8 juin 2012

Églises et presse

- {Lemire, abbé}; Vanhove, Pascal, «L'interdiction de lire *Le Cri des Flandres*, une mesure diversement appliquée dans les paroisses de Flandres», *Bulletin de l'association Mémoire de l'abbé Lemire*, n° 13, février 2007, p. 4-7

Fabrication

- {Imprimerie Decoster}; Leroux, Philippe, «Imprimerie Decoster: les salariés veulent des compensations. L'entreprise de Sequedin placée en liquidation judiciaire», *La Voix du Nord* (éd. Lambersart-Lomme), 25 mars 2012. (Cette entreprise a imprimé pendant un temps *Vingt minutes Lille*)
- {Imprimerie Decoster}; Delattre, Marie, «Hier les salariés de l'imprimerie Decoster ont séquestré leur patron et fait monter la pression», *La Voix du Nord*, 5 avril 2012, p. 5
- {Imprimerie Decoster}; «Imprimerie Decoster: un «mépris envers les syndicats», *Nord Éclair*, 17 avril 2012, p. 10
- {Imprimerie Decoster}; Ellender, Isabelle, Mocellin, Carole, «Decoster-Sequedin, Hebdoprint-Lomme: où en sont les deux imprimeries?», *La Voix du Nord* (éd. Marcq-en-Barœul), 14 avril 2012, p. A

Femmes et hommes de presse par ordre alphabétique

- {Belaïd, Lakhdar}; «Lakhdar Belaïd, chasseur de fantômes à Roubaix», *Rbx Mag (Roubaix magazine)*, n° 19, avril 2012, p. 32
- {Cappelle, Marc}; Castekn Simon, «La #Twitterfiction de @Marcelloesen», *Nord Éclair*, 30 novembre 2012, p. 7
- {Dutilleul, Philippe}; Parret, Luc, «Dutilleul dit bye bye à la RTBF», *Nord Éclair*, 24 novembre, p. 46
- {Lemaire, Gérard}; Rousseau, Christine, «Bernard Lehut, gentleman lecteur», *Le Monde Télévision*, 23-25 décembre 2012, p. 7

La vie des médias dans la région

■ Nordway of life in Nord-Pas-de-Calais

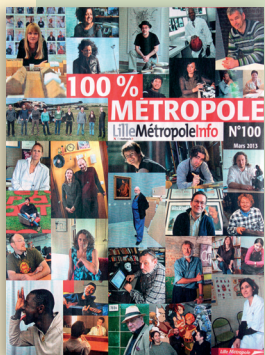
En décembre 2012, *Nordway*, le magazine qui veut poser « un autre regard sur la région » fête ses trois ans d'existence. À cette occasion, le mensuel du groupe Voix du Nord confiait la rédaction en chef de ce numéro au comédien Jean-Paul Rouve qui avait fait la Une du premier numéro en décembre 2009.

Deux mois plus tard, en février 2013, *Nordway* s'est offert un petit lifting. La maquette a été revue, de nouvelles rubriques ont fait leur apparition, mais les rendez-vous qui font le succès du magazine : l'enquête région, la question du mois, l'auto-interview, etc. sont toujours là. La grande nouveauté de la formule 2013 est d'abord un cahier de quinze pages consacré à l'art de vivre et à la culture dans la région, baptisé « Nordway of life ».

Sous la direction d'Éric Maïtrot, ce « magazine qui ne se prend pas au sérieux » a actuellement un tirage de 10000 exemplaires. Il est réalisé à la fois par des journalistes du groupe Voix du Nord et des pigistes.

■ LilleMétropoleInfo : 100 numéros 100 Métropole

Pierre Mauroy était alors président de Lille Métropole Communauté urbaine de Lille. En avril 2003 sortait le premier numéro de *LilleMétropoleInfo*, un mensuel de 24 pages rythmées par des rubriques qui allaient devenir récurrentes. Son ambition : rendre compte de l'évolution économique, culturelle, sportive,... de la métropole lilloise par des textes courts et une illustration abondante.



Mars 2003, Martine Aubry préside l'institution communautaire. Le mensuel qui est devenu un véritable magazine fête son 100^e numéro. Pour l'occasion, la rédaction a choisi de présenter cent réalisations qui ont changé le visage de la métropole pendant cette décennie. Et pour la nostalgie, les lecteurs y retrouvent la Une d'une quinzaine d'anciens numéros.

■ Karpinski le retour

Jean-François Karpinski est de retour dans la région comme délégué régional à France 3 depuis le début du mois de mars. Après avoir débuté sa carrière de journaliste dans des radios locales en 1985, il a été correspondant de TF1 dans le Nord de 1991 à 1995. Responsable des enseignements télé et radio à l'ESJ, il est rédacteur en chef adjoint de France 3 Nord-Pas-de-Calais en 1998. Depuis dix ans, il était à Amiens où il occupait le poste de rédacteur en chef.

■ Nord Éclair, nouvelle étape vers où ?

Fin de l'histoire ou nouveau chapitre ? Une nouvelle formule pour un journal est toujours un événement. Et depuis quelques mois, elles se succèdent dans la presse française. En tout cas, le lancement de celle de *Nord Éclair* le 16 janvier suscite un certain nombre d'interrogations sur la pérennité du titre roubaisien.

Un nouveau positionnement

« Plus proche, plus participatif, plus clair, plus engagé », tel est le nouveau credo du quotidien qui se repositionne sur l'information de proximité pour, selon Jean-Marc Rivière, rédacteur en chef adjoint de *La Voix du Nord*, chargé de *Nord Éclair*, « s'inscrire durablement dans le paysage médiatique ».

Le format et la pagination sont restés les mêmes, mais la maquette se veut plus aérée, donnant une large place à l'illustration. Le jour-

nal est divisé en trois séquences symbolisées par trois couleurs : rouge pour les faits divers et les pages locales, bleu pour les informations régionales, nationales et internationales, orange pour les pages loisirs. Des rendez-vous réguliers, présentés sur deux pages, sont fixés aux lecteurs : « au cœur du débat » où ils découvrent la vie de la rédaction, dialoguent avec celle-ci, « faits divers-justice »



parce que les questions de sécurité sont importantes, « au cœur des associations » qui est une plongée dans la vie des associations et enfin « le poster » qui « met en valeur ceux qui font bouger le territoire ». Toujours pour mieux coller au parti pris de la proximité, les Unes sont « localisées », c'est-à-dire propres à chacune des cinq éditions du quotidien : Roubaix, Tourcoing, Vallée de la Lys, Lens et Béthune.

Le premier poster de la nouvelle formule mettait d'ailleurs à l'honneur la rédaction Roubaix-Tourcoing-Vallée de la Lys du quotidien ou plutôt la rédaction commune à *La Voix du Nord* et *Nord Éclair*, maintenant basée sur l'ancien site textile de la Tossée, rue de l'Union à Tourcoing.

Cette nouvelle formule se solde par une réduction des effectifs des journalistes *Nord Éclair* dont le nombre passe d'une soixantaine à 42. L'une des victimes est le directeur, rédacteur en chef du quotidien roubaisien, Jean-René Lore, dont on savait depuis plusieurs mois qu'il ne faisait plus partie de la nouvelle organisation. Il a en effet quitté Roubaix pour *L'Est Éclair* et *Libération Champagne* qui ont rejoint, il y a quelques mois, le groupe belge Rossel, actionnaire principal du groupe Voix du Nord. Son adjoint Samir Heddar a été nommé rédacteur en chef de *L'Aisne nouvelle*.

Le précédent de Nord Matin

La nécessité d'un repositionnement s'imposait à la suite de la baisse dramatique de la diffusion enregistrée par le journal. Celle-ci serait actuellement de 25 882 exemplaires. Cependant, ce repositionnement se situe dans un long processus qui peut faire craindre pour l'avenir de l'ancien journal de la démocratie chrétienne. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec le sort de *Nord Matin*. Le quotidien de la démocratie socialiste, après avoir fait pages communes et des services partagés, avec *Nord Éclair*, alors que les deux titres appartenaient au groupe Hersant, avait fini par disparaître.

Nord Éclair a été repris par *La Voix du Nord*, quand le journal de la Grand'Place de Lille, est passé entre les mains du groupe Dassault. Mal en point depuis plusieurs années, le quotidien de Roubaix, dépouillé de ses éditions belges, s'est vu progressivement imposer des pages communes avec son ancien concurrent, une édition le lundi, la fermeture de rédactions locales, il a dû partager les mêmes services, son impression a été rapatriée à La Pilaterie dont les installations ont été modernisées. La fusion des rédactions ne serait-elle alors qu'une nouvelle étape vers l'absorption ? Beaucoup de lecteurs de *Nord Éclair* semblent pour le moins désorientés par cette mesure.

Émile Henry

l'abeille Revue éditée par la Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare 59118 Wambrechies ■ ISSN : 1959-0245 ■ Directeur de la publication : Jean-Paul Visse ■ Ont participé à ce numéro : David-Jonathan Benrubi, Bernard Grelle, Émile Henry, Clotilde Herbert, Bernard Langlois, Gilles Maury, Henri Musielak, Jean-Paul Visse ■ Maquette : Triangle Bleu ■ Abonnements (3 numéros par an) : 15 € ■ Vente sur demande à la Société des Amis de Panckoucke ■ Avertissement : les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs ■ L'ensemble doit être adressé à l'adresse électronique suivante : labelle5962@orange.fr ■ Les photos qui accompagnent les textes doivent être libres de droit ■ Blog : www.panckoucke.org